MÉMOIRES DES ESCLAVAGES

ÉDOUARD GLISSANT

MÉMOIRES DES ESCLAVAGES

LA FONDATION D'UN CENTRE NATIONAL POUR LA MÉMOIRE DES ESCLAVAGES ET DE LEURS ABOLITIONS

Avant-propos de Dominique de Villepin

nrf

La **documentation** Française

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante exemplaires hors commerce sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde numérotés de 1 *à* 40.

© *Gallimard/La Documentation française, Paris, 2007.*

Avant-propos
de Dominique de Villepin

Le 10 mai 2001, le Parlement adoptait à l'unanimité une loi faisant de l'esclavage un crime contre l'humanité. La France devenait ainsi le premier pays à reconnaître l'ampleur des souffrances et de l'humiliation subies par des millions d'hommes et de femmes à travers le monde. Elle reconnaissait sa part de responsabilité. À l'initiative du président de la République Jacques Chirac, le 10 mai est devenu une journée nationale consacrée à la mémoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions.

Cette commémoration annuelle constitue un aboutissement pour tous ceux qui mènent depuis longtemps le combat pour la reconnaissance de ce crime et pour l'honneur des victimes. Elle doit devenir le point de départ d'une volonté partagée de compréhension, de réconciliation et d'engagement dans la lutte contre l'esclavage, qui subsiste encore dans certains pays. Poser les jalons de cette réflexion, préciser les contours du futur Centre national consacré à la traite, à l'esclavage et à ses abolitions,

voilà la mission qu'a acceptée Édouard Glissant. Qui mieux que lui pouvait assumer une tâche exigeant autant de lucidité et de générosité ? Comme en témoigne ce texte lumineux et polyphonique, il a su laisser vivre en lui la multitude des mémoires, des souvenirs, des blessures pour atteindre le cœur de ce questionnement sur l'esclavage, qui est aussi un questionnement sur l'homme.

Car, au fondement de ce crime, il y a cette fêlure de l'homme qui trop souvent l'a conduit à jeter un doute sur l'humanité de l'autre. À l'origine de l'esclavage, il y a le refus de reconnaître en l'autre le même, notre frère, notre égal. C'est pour cela que les Grecs désignaient parfois l'esclave du terme andropon, *« qui a des pieds d'homme », comme pour se convaincre qu'il y avait une vraie différence de nature entre les peuples et entre les classes sociales. Contre l'esclavage il n'y a qu'une seule arme : l'affirmation sans exception de l'égalité entre tous les hommes.*

L'histoire nous a appris qu'il est inutile de comparer la gravité des crimes et la profondeur des souffrances. Mais rarement une forme de violence aura été pratiquée sur une si longue période et selon une organisation géographique aussi étendue et systématique. Et si l'esclavage a pu prendre des formes multiples, c'est l'Occident qui a mis en œuvre sa forme la plus cruelle à travers le commerce triangulaire. Peu de voix se sont élevées en Europe au long des siècles pour condamner le sort atroce réservé à ces hommes, à ces femmes, à ces enfants arrachés à leurs familles, à leur terre, à leur culture, entassés dans des navires et vendus comme du bétail pour cultiver des

terres que d'autres s'étaient appropriées. Cette négation du respect de l'homme fut même inscrite dans notre loi avec la promulgation du Code noir en 1685.

Aujourd'hui la France veut regarder en face cette tragédie qui a laissé tant de plaies ouvertes à travers le monde et dans sa propre chair.

Mais elle veut se souvenir aussi des grands combats contre l'esclavage nourris par l'idéal des Lumières et portés par l'élan de 1789. Ces combats, nous pouvons en être fiers. Nous devons leur être fidèles en défendant sans relâche les valeurs de la République. Oui, nous sommes français lorsque nous sommes citoyens de l'universel, lorsque nous combattons l'oubli, lorsque nous nous confrontons à notre histoire, non pas pour creuser les plaies mais pour avancer et nous rassembler.

Aimé Césaire nous montre le chemin qui réconcilie la lucidité et la justice, un chemin de fraternité :

Vous savez que ce n'est point par haine des autres races
que je m'exige bêcheur de cette unique race
que ce que je veux
c'est pour la faim universelle
pour la soif universelle
la sommer libre enfin
de produire du fond de son intimité close
la succulence des fruits.

Les victimes des grands crimes de l'Histoire ont souvent été des victimes anonymes. Le silence et l'oubli ont représenté pour leurs descendants une nouvelle forme de souffrance et d'incompréhension. C'est aussi ce qu'ont pu ressentir beaucoup de nos compatriotes, en particulier d'Outre-Mer. Car la traite négrière a également constitué un processus de déracinement, de négation de l'origine et de la culture de millions d'hommes et de femmes. Certes, il existe des lieux de mémoire de l'esclavage. Ce sont les villes qui portent inscrit dans leur architecture le rôle qu'elles ont joué dans le commerce triangulaire ; ce sont les ports de départ des bateaux le long des côtes d'Afrique, à l'image de l'île de Gorée ; ce sont les rivages du Nouveau Monde, où tant d'hommes ont retrouvé un espoir tandis qu'il en condamnait d'autres à supporter un véritable enfer ; ce sont enfin les monuments qui commémorent les figures de Toussaint Louverture ou de Victor Schœlcher. Mais tous ces lieux ne diront pas à un jeune Antillais de quel pays venaient ses ancêtres, dont il voudrait connaître l'histoire. C'est pour cela que notre pays doit être capable de faire une place à cette souffrance et à cette mémoire. C'est le sens du mot fraternité. C'est le sens de l'attachement de la République à l'Outre-Mer.

Les peuples mis en esclavage ont tracé un nouveau chemin pour l'humanité. Privés de leur destin et de leur histoire, ils ont tissé une solidarité nouvelle. Privés de leur langue, ils ont inventé un langage propre portant la trace de toutes les cultures. En inventant le métissage, ils

ont ouvert le cœur et l'esprit des hommes. C'est bien ce que nous montre Édouard Glissant lorsque, venant après Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, il oppose au « devenir-esclave du monde », la « créolisation » du monde.

Nous ne parviendrons pas à surmonter seuls les écueils de notre histoire. Nous ne pourrons pas tirer seuls les leçons du passé afin de garantir le respect de l'homme, de ses droits et de son intégrité à travers le monde. Pour construire un monde meilleur nous avons besoin du regard, de la voix, des blessures et de l'humanité de tous.

Le travail réalisé par Édouard Glissant est tourné vers l'avenir, vers cette générosité et vers cet humanisme qui sont l'héritage du drame de l'esclavage. Sa réflexion ne s'adresse pas seulement aux descendants des victimes de l'esclavage mais bien à tous les Français. Le rôle du Centre national qui sera installé à Paris sera de rapprocher les histoires, de combler l'ignorance qui peut exister de part et d'autre pour jeter les bases d'une véritable mémoire partagée. C'est indispensable si nous voulons construire une France de la diversité unie et rassemblée autour de ses valeurs républicaines. C'est indispensable si nous voulons honorer l'apparition de toutes ces identités nouvelles qui apportent au monde leurs richesses.

Mémoires des esclavages

La fondation d'un Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions

À Alain Plénel,
Inspecteur d'académie
Et vice-recteur de la Martinique
De 1955 à 1960.

Introduction

De quelques vues sommaires et de la difficulté de les aménager entre elles

L'accumulation des vérités d'évidence
que leur entassement change en autant de lieux-communs
où des pensées du monde rencontrent des pensées du monde…

Nous vivons le monde avec désormais l'envie et l'intuition d'un savoir nouveau, celui de la connivence irruée de tant d'histoires collectives, toutes particulières, un si long temps renfermées dans les certitudes de leurs géographies, et dont les plus hardies et les plus agressives, leurs tenants s'étant acharnés à conquérir et à dominer la plupart de notre planète, n'ont pour autant pas conduit à développer cette passion de la rencontre, cette complicité des rapports, qui aujourd'hui nous sollicitent, nous paraissant évidentes. Nous n'oublions pas les brasiers de haines qui flambent partout, ni toutes ces hautaines indifférences. Mais notre savoir neuf est un plaisir, non pas certes de la découverte, le découvreur est toujours irrémédiablement tourné vers lui-même, mais de l'étincellement et de la conjonction des différences, passion des poètes.

Nous refaisons nos géographies, nous ressouvenant

ainsi de cela que nous n'avons jamais connu ni vécu mais qui fut instillé dans nos mémoires, par exemple les dévalées d'Attila ou les premiers royaumes chinois ou les anciens empires africains ou les rituels incas, ou même, pour les Antillais francophones, le ciel tombé sur la tête des Gaulois. Il s'agira ici des Africains déportés en esclavage vers les nouvelles Amériques, mais particulièrement des peuples, guadeloupéen, guyanais, martiniquais, qui ont vécu sous l'autorité des royaumes, des empires, des républiques qui se sont succédé en France, et de l'autre côté des mers, des peuples de l'océan Indien. Un cas très spécifique dans l'énorme bouleversement des esclavages qui ont organisé le monde connu pendant des millénaires et qui se sont concentrés sur l'Afrique à partir des siècles immédiatement préchrétiens, la projetant dans le nouveau monde jusqu'au dix-neuvième de l'ère actuelle.

Il y a deux sortes de mémoires en la matière, celle dont vous profiterez par absorption quotidienne directe et très pratiquement insue, rapportée de génération en génération quand cela a été possible, que nous appellerions la *mémoire de la tribu*, aujourd'hui volontiers marronne quand il s'agit des descendants des anciens esclaves, volontiers sceptique quand il s'agit des descendants des anciens esclavagistes, dans les deux cas rétive sans même l'avoir décidé vraiment, et par ailleurs celle qui résulte de notre situation *actuelle et commune* dans le global et l'immédiat du

monde, c'est la *mémoire culturelle de la collectivité Terre*, que chaque collectivité ou nation détermine pour sa part mais partage d'emblée avec toutes les autres, mémoire grossie au monde, quelquefois acquise au cours et au prix d'une errance ou d'un déracinement individuels, soudaine en même temps que patiemment recomposée, trop vivace et parfois perturbante.

Un tableau, le plus succinct qui soit, un minuscule mémento, nous n'avons pas besoin ici de connaissances fouillées, qualifiera ces mémoires du point de vue qui nous intéresse, ou du moins qui nous serait le plus utile, celui de la relation personnelle ou collective à l'Histoire, et en effet nous l'utiliserons peut-être. (Nous ne croyons pas qu'il faille y adjoindre des considérations sur une *mémoire propre au genre humain*. Les mémoires des gènes sont d'une autre espèce, leurs mutations insoupçonnables échappent encore au raisonnement.)

Mémoires personnelles	*Mémoires collectives*
Automatiques	Mémoires de la tribu
Conscientes	Mémoires de la collectivité Terre
Inconscientes	Acceptées ou intégrées
	Refusées ou refoulées

Ces quelques traits, en premier lieu, nous permettront d'accumuler sans embarras nos observa-

tions, dans le désordre qui nous paraît qualifier notre matière, avant de les distinguer entre elles et de proposer les conclusions évidentes qu'on en pourrait tirer. Mais nous nous méfierons tout au long des évidences. L'un des propos de ce travail est de suggérer que, alors même que nous en savons de plus en plus sur les réalités de ce phénomène social et de civilisation qu'est l'esclavage, nous en concevons difficilement la totalité, car celle-ci est oblitérée par toutes sortes de conditions que nous essaierons d'aborder, les rejets et les troubles de la mémoire, individuelle et collective, les dessous des histoires latentes qui se manifestent difficilement sous les éclats de ce qu'on nomme l'Histoire, les barrières établies depuis si longtemps entre les aires d'existence des divers pays des Amériques, et partout au monde ces autres barrières traditionnelles des langues et des mœurs, élevées et soutenues par les nationalismes et les sectarismes, qui font que les réalités de l'esclavage, quels que soient leurs sinistres domaines actuels d'application, et alors que nous arrivions à délimiter leurs champs historiques de fonctionnement, n'en restent pas moins éparpillées dans les consciences, au moins autant que dans le monde, et par conséquent difficiles à combattre en général. Une masse impressionnante, gardée par des tours de veille, qui ne laissent rien passer : les victimes craignent la lumière, les profiteurs disposent de tous les leurres imaginables.

Ces caractères ont motivé avec raison l'optique sous laquelle une organisation comme l'Unesco a commencé d'aborder globalement le problème de l'esclavage, et qui est la figure d'un itinéraire, d'un déplacement, d'une Relation établie entre des sites et des situations dont les convergences n'étaient d'abord pas évidentes, la *Route de l'esclave*, moins sûre à démarquer que la Route de la soie ou celle des épices, mais mieux adaptée à l'étude de son objet que ne le seraient des structures à plat et des analyses ponctuelles, dont la nécessité s'impose pourtant. Le parcours, l'exploration, au vrai sens du terme, des terrains où s'exercèrent des esclavages ouvrent la réflexion, ardente à découvrir, plutôt qu'ils ne la structurent à jamais. Les synthèses qui résultent et jaillissent d'un tel choix commencent à changer les idées que nous nous étions faites des esclavages comme phénomène.

La fondation d'un Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions présente ainsi, à cette première approche, des difficultés qui, si elles ne sont pas insurmontables, exigent d'être sérieusement prévenues. La première d'entre elles tient au caractère dit *national* d'une telle entreprise. L'existence d'une nation ne sous-entend pas forcément l'unanimité de ses nationaux autour d'un projet donné à un moment donné, il semble pourtant que cette unanimité serait, répétons-le, une condition souhaitable dans le cas de ce centre de mémoire.

Nous aurons à développer les raisons qui fonderaient l'exigence d'une telle unanimité, d'autant plus délicate à définir ou à maintenir qu'elle résulterait, dans ce cas de la nation française, en effet d'une triple vue : unanimité difficile des nationaux qui se proclament « de souche », qui pourraient par ailleurs ressentir l'existence d'un tel organisme de mémoire comme une offense, ou une agression, à leur passé commun, un déni à leur action dans le monde, et unanimité de ces autres nationaux qui, descendants émancipés d'esclaves, pourraient diverger sur le sens et la signification ou la « raison suffisante » de cette fondation comme reconnaissance ou réparation, et, pour finir, ou pour recommencer dans une autre dimension, unanimité incontournable, et si ardue, de ces deux groupes de citoyens *entre eux*, si on peut dire. Ce qui serait le plus difficile. La question est de savoir si vous pouvez faire abstraction de l'une quelconque de ces unanimités, dans cette tentative de connaissance.

Considérons encore que le groupe de ces citoyens qui rassemble les descendants des anciennes victimes de l'esclavage, établi sur sa terre archipel ou émigré en France, dans les deux cas avec ce statut légal, est susceptible, sous une forme ou sous une autre, séparée ou associée, d'aspirer à se constituer à son tour en nation : alors la conjoncture devient difficile à démêler, ou les motifs à définir.

Ces esclavages transatlantiques dont la pratique

nous concerne particulièrement ne sont pas isolés, la plupart des ports européens, presque toutes les côtes de l'Afrique noire et la grande majorité des pays américains y sont impliqués, par la traite d'abord, et pour l'exploitation des systèmes économiques mis en place, ensuite. Ainsi un centre aujourd'hui, s'il doit être national dans son inspiration, et nous étudierons pourquoi ce caractère national devrait être ici partagé, nation française, nations des peuples antillais, nations du monde, ne pourrait pour autant fonctionner que de manière internationale, engageant des lucidités et des solidarités nouvelles. Le lieu commun de tant de troubles et de contradictions non encore résolues restera dans tous les cas la mémoire, ses exigences diverses, ses distorsions ou ses manques et parfois ses maladies. Si on met à part les mémoires renforcées par l'exercice et l'apprentissage personnel ou collectif, on constatera peut-être que la mémoire individuelle est assez souvent plutôt mélancolique ou malheureuse, elle porte à regretter un passé heureux ou à lamenter un passé trop douloureux, les mémoires collectives sont très souvent troubles ou peut-être agressives, jamais sûres de la matière qu'elles brassent. Pourrions-nous considérer par là qu'il n'y a pas de *normalité d'affect* de la mémoire, dans le temps ? Les gens heureux n'ont pas d'histoire, mais peut-être n'auraient-ils surtout pas de mémoire. Et la mémoire collective est un privilège, certes, et son manque est

une infirmité, mais elle introduit à l'inquiétude et au tourment parfois, et d'autres fois à l'injustice et aux exactions envers l'autre.

La mémoire individuelle se renforce par des gymnastiques dont il est permis de rassembler les nombreux systèmes : les obsessions des gestes éducatifs, les pratiques mnémotechniques, les lancinements des formules à caractère incitatif ou magique, et il en est de même pour les mémoires collectives qui ainsi se raffermissent par des rituels, religieux et culturels et politiques, dont l'essentiel visait, par exemple dans les histoires occidentales, à distinguer *qui étaient les sujets de la nation*, intérieurs ou extérieurs, *et qui en étaient les ennemis*.

Plus tard se décidera en France une dimension centralisatrice de citoyenneté, liée à l'existence presque sacrée de la république une et indivisible, c'est le sacré de la laïcité, qui accélérera ces processus d'identification, comme il en a été sous d'autres formes (ferveur du sujet de Sa Majesté, folie du combattant du Reich), pour les autres États-nations d'Europe, soit royaumes ou empires ou républiques ou dictatures. Mais dans les deux cas, d'individu ou de communauté, les pratiques d'étai et de soutien de la mémoire fonctionnent parfois de manière discontinue, fractale, imprévisible, et les divers troubles de la mémoire qui en résultent sont inévitables, leurs modalités diffèrent pourtant, selon qu'il s'agit donc de personnes ou de collectivités. De tels troubles sont

malaisés à repérer quand il est question de communautés, les symptômes en sont considérés par la plupart des gens comme des manifestations bien normales de l'activité de la collectivité, ou comme des témoins de son énergie et de son dynamisme.

Nous savons peut-être comment fonctionnait la mémoire collective dans les pays de l'Afrique noire, et c'est d'abord par l'organisation de l'existence par tranches d'âge, dont le passage de l'une à l'autre donnait lieu à des rituels imposants, où se trouvaient chaque fois rassemblées ou ramassées non seulement la mémoire immédiate de la communauté mais aussi et surtout sa mémoire lointaine ou ancestrale. Ensuite par les chants des griots et des conteurs qui transmettaient la chronique de la nation, sous forme de récits ou d'épopées. Il semble que sur certaines des côtes qui font face aux Amériques, par exemple au Cap-Vert, des poèmes collectifs chantent encore le départ des ancêtres pour l'autre versant des eaux, et exhalent la douleur de leur exil. Ces mémoires sont tournées vers la vie intérieure de la communauté, elles ne semblent pas portées par une agressivité particulière envers un ennemi ou un étranger. Mais les peuples de l'Afrique noire ont été longtemps coupés de toute relation avec leur diaspora dans les Amériques, jusqu'au moment où des fonctionnaires subalternes en provenance des Antilles furent dépêchés pour aider à la colonisation française de ces régions d'Afrique à partir du début du

vingtième siècle, après que les Africains libérés de la traite aux dix-septième et dix-huitième siècles aient été renvoyés en Sierra Leone et que les Noirs américains aient pris à charge au dix-neuvième siècle et sous le patronage des États-Unis la création de l'État du Liberia. Ce n'était peut-être pas, dans l'un ou l'autre de ces cas, le meilleur moyen pour les peuples africains de reprendre contact avec le passé de la traite et avec le devenir de cette douloureuse diaspora.

La mémoire collective des États-nations en Occident a grossi à partir d'élans et d'expériences historiques mais aussi de fantasmes dérivés de leur histoire commune, sortes de concrétisations antinomiques néanmoins partagées entre ces États (exemples : *rosbifs, mangeurs de grenouilles, boches, nous avons brûlé une sainte, Trafalgar, Iéna, Azincourt, Austerlitz et son contraire Waterloo*, deux gares impossibles aux extrémités d'une même ligne de chemin de fer, qui passe sous la mer, *Verdun*, *la ligne bleue des Vosges*), et tant d'autres symboles tout aussi puissants, liés avant tout aux fortunes de la guerre et aux intolérances du goût, et ici observés du point de vue français, au fur et à mesure atténués ou résorbés dans ces mémoires collectives, de part et d'autre de ces frontières nationales souvent modulables : autant de visions dont la *durée* d'exercice, c'est-à-dire la force de l'action fantasmatique, varie selon l'intensité des chocs originels et selon aussi les développements réparateurs

engendrés et soutenus par la relation de ces nations entre elles. Des communautés aussi structurées historiquement ont-elles encore besoin de la mémoire collective, même traumatique, pour exister (ou : peut-on souffrir d'un excès de traditions ?), et la mémoire peut-elle se réparer ? Peut-elle se partager avec d'autres en dehors de sa propre communauté ?

Pouvons-nous par exemple considérer aujourd'hui les événements historiques advenus *entre* les nations grandissantes que furent la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et les autres pays environnants, à partir du haut Moyen Âge, comme la projection de plus en plus précise, faite de reculs et d'avancées, d'un mouvement de réalisation de ce qui deviendra l'Europe, entité culturelle ou politique ? Ne serait-ce pas retrouver, pensant de la sorte, la tentation généralisante et *a posteriori* d'une sorte de philosophie de l'histoire ? Disons qu'une nation devenait un État-nation à partir du moment où, en Europe, anxieuse de garantir ses frontières, elle était portée à les élargir et à occuper d'autres territoires, renforçant son unité interne. Ce fut là le lot commun de ces pays d'Europe que nous avons cités, c'est ce qui a fait leur histoire partagée, au moins autant qu'elle l'a été par leur échange des beautés de l'art ou de la philosophie ou par leurs mises en commun des savoirs et des techniques. C'est ce qui a contribué aussi à leurs rivalités sauvages et à leur solidarité inlassable dans la grande entreprise

de la colonisation et de la domination du monde. Pas besoin d'être des prophètes de second âge ou des voyants d'après-coup pour le considérer. Les mémoires européennes et leurs approches actuelles de la traite et de l'esclavage dans les Amériques seront très souvent réticentes, peu décidées à engager des responsabilités ou à souligner des solidarités. L'esclavage et la colonisation étaient des phénomènes lointains, dont les sensibilités nationales n'avaient pas été directement affectées, sauf peut-être dans le cas récent de l'Indochine et de l'Algérie. « Périssent les colonies, plutôt qu'un principe », s'était écrié Robespierre. Mais un principe n'imprègne jamais l'âme collective. Un peuple pouvait, au prix de quelque gêne, vivre très bien sans connaître ni confronter la réalité des politiques et des actions que ses dirigeants menaient au loin en son nom. Mais il se voit toujours un moment où les mémoires diffractées n'en convergent pas moins vers des consensus restreints (l'Europe d'accord, mais dans quelles directions, et les pays d'au-delà, oui, mais sans aucune responsabilité qu'on doive avouer), dont on ne sait pas comment ni quand ils ont commencé à prendre corps.

Ailleurs dans le monde, la formation des nations et puis l'apparition des grands empires, en Asie, en Chine, au Japon, dans les Amériques précolombiennes, ne se sont pas accompagnées, du moins pas si tôt dans leurs histoires ni d'une manière si

tranchée, pour une part, de la considération grandissante et bientôt tyrannique de ce que j'ai appelé *une identité racine unique*, laquelle prévaudra ensuite assez universellement, et pour une autre part, de la transformation des nations en États-nations : c'est la conjonction de ces deux phénomènes qui s'observe et œuvre d'abord dans le seul Occident. Conjonction qui témoigne pour une pensée souveraine de l'Un, ses magnificences et ses calamités. Or, et avec une admirable obstination, les plus subtils des penseurs occidentaux ont projeté dans l'analyse des réalités du monde et des sociétés « autres », qu'ils découvraient, et qu'ils choisissaient de préférence selon ce qu'ils croyaient être une élémentarité typique et révélatrice, leur obsession de l'unique et leur passion d'un ordre caché dont ce serait la mission de l'esprit humain de les établir ou de les illustrer. Si ces penseurs, aussi sensibles que mélancoliques, s'éloignaient de la pensée de l'Histoire, qu'ils ne peuvent plus contrôler, c'était pour en venir à la réalité de la structure, qu'ils entendent maîtriser, et par où l'unicité se refait. Voilà une sorte de générosité, en effet, que de vouloir à toute force trouver un point fixe d'arrimage, dans la pensée, pour tout ce qui se présente d'abord dans le monde comme épars et peut-être irréconciliable.

Mais les océans et les monts et les déserts et les campagnes et les fleuves et les glaciers du monde, secourables ou non, apocalyptiques ou non, propo-

sent d'une tout autre manière leurs diversités qui se rejoignent, et les sociétés humaines font de la même sorte, complexe, et imprédictible. Il est certes plus facile de leur annoncer un ordre préétabli que d'essayer de se perdre et de se retrouver dans leurs emmêlements. Ce qui entraîne que la pensée du Divers est tout d'abord maladroite à s'exprimer, et peu sûre à se dire, ou à dessiner ses intuitions. Dans le divers du monde, on n'entend d'abord pas la poétique du Divers. On s'en moque volontiers. Et les poètes qui s'y appliquent débutent par un grand nombre d'essais incommodes et mal façonnés. Ils n'ont pas la manière lisse des belles pensées de système. Quand les histoires des peuples se sont rencontrées pleinement, à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, la prétention à l'Histoire, à une visée générale ou à une philosophie *a priori* et d'autre part à l'examen quasi normatif des sociétés, aura pourtant commencé déjà et peu à peu à s'éroder ou à se dérober. *Là où les histoires insues des peuples se rejoignent enfin finit l'Histoire*… Comme prétexte ou comme idéal.

Ce qui survient dès lors, c'est une configuration d'*histoires transversales*, dont les assemblements inédits restent encore à découvrir. Faute d'envisager, sinon d'imaginer, ces transversalités, dont le jeu nous tient bientôt lieu d'universel, nous réfutons entre nous non seulement la simple légitimité des mémoires, ce qui ne serait peut-être pas un mauvais

recours, mais plus terriblement leur existence, même si par là nous entreprenons de nous amputer d'une fonction propre et essentielle à l'esprit humain. La variété tant immense des possibles du monde nous renforce à méconnaître la présence d'un passé ressouvenu. Ou sinon, voilà que nous choisissons délibérément, et aussi comme par une sorte de ressentiment, de sélectionner de ce passé les réalités ou les fantasmes que nous voulons garder dans nos réserves mémorielles, sans craindre par là de contribuer pour nous à une autre forme d'amputation, personnelle ou collective. Ainsi, la deuxième des difficultés majeures, pour ce qui est de la fondation d'un Centre national pour la mémoire des esclavages, provient-elle bien de notre partage tout instinctif, et de nos dissensions pas très clairement raisonnées, sur le sens et le devenir de l'Histoire.

La troisième difficulté désigne, à ce moment préliminaire de notre réflexion, un des lieux communs que nous avons déjà évoqués, celui des avatars de l'identité. Il faut peut-être se méfier de l'idée d'identité, mais plus encore du silence qu'on ferait autour. Il est certain que la constitution, ou métamorphose, d'une ou de plusieurs collectivités en une seule nation ne peut se parfaire sans le sentiment puissant d'une identité commune, très souvent ressentie plutôt que définie. Il n'y a pas de peuple possible sans ce sentiment puissant. Mais c'est seulement là où les nations se sont constituées en États-nations et

où *en même temps* les identités collectives se sont vécues comme exclusions absolues de l'autre que se sont fait jour ces théories explicites, presque des philosophies de l'identité, dont la première sera donc une exaltation de l'identité close, impartageable, que nous pouvons ranger dans une catégorie des *identités racine unique*, et qui essaimera dans le monde. Notre hypothèse est que *l'identité vécue comme close et unique a toujours besoin de la formulation d'une théorie de l'identité.* L'unicité est inquiète, quand elle est réduite à ne pas se dire. Et elle s'est dite en effet, de manière impérative, au monde entier. Nous vivons encore sous sa loi.

L'importance historique de ces conceptions unitaires et sectaires de l'identité est grande, non seulement elles ont permis d'accélérer l'apparition de la plupart des États-nations et des empires modernes, de provenance occidentale, qu'elles accompagnaient, et autorisé ce qu'ils ont créé de merveilleux comme aussi de mortel, mais elles les ont par ailleurs distingués des anciens empires connus, soit mésopotamien, carthaginois, hébreu, romain, arabe, chinois, ottoman, aztèque ou inca, qui ont fondé sur la puissance militaire et économique, ou sur la prééminence des dieux, ou d'un dieu jaloux, et même sur la mission d'un peuple élu, mais en aucun cas sur la pensée, souterraine ou avouée, de la précellence d'une essence humaine ou d'un ordre de civilisation : chimère idéologique dont la vanité a pourtant

nourri ces conceptions extrêmes qui nous régissent encore, lesquelles ont dessiné les premiers décors de ce qu'on a appelé le monde moderne ou, ce qui est longtemps revenu au même, le système ou l'ordre occidental : la croyance plus ou moins sourde ou proclamée en la supériorité d'une race, ou d'une identité, ou d'une *forme de l'identité*, à tout le moins donc, d'une civilisation, et quand même celle-ci aura inventé ou prôné l'universel, et la prolifération en conséquence de tant de racismes institués, ou même institutionnalisés, *nous n'en avons pas fini avec les racismes ni avec les racismes antiracistes*, et la légitimation impavide des entreprises de domination coloniale, et la pratique généralisée, depuis le seizième siècle, du *partage du monde* entre les puissances dominantes, et, au fur et à mesure que le progrès allait, l'élévation d'une échelle idéale de perfection, dont la montée, plus facilement opérable par quelques-uns que par d'autres, ouvrait sur cet universel. L'harmonie est pour nous impressionnante, entre métaphysique de l'Un, découvertes et conquêtes des sciences et des techniques, qui accompagnent naturellement les découvertes et les conquêtes de territoires et de peuples, magnificences de l'art et de la pensée, et d'autre part la volonté de comprendre le monde *d'un seul tenant*, quitte à en bousculer la diversité, ou à la réduire.

Mais c'est précisément à partir de ces séries de prises de possession du monde que va grandir

l'énorme nouveauté : non pas le seul métissage des cultures et de ce qu'on nommait les races, qui a toujours plus ou moins existé, mais l'accélération foudroyante de cette mise en rapport, et aussi et surtout la proposition, pour répondre aux théories de l'identité racine close, qu'il y a des formes d'identité non uniques, partageables, qui n'en sont pas moins assurées d'elles-mêmes, des identités qui communiquent à la manière des rhizomes, des *identités relation*, et qu'elles sont non seulement individuelles, c'est le fait organique du métissage, mais aussi collectives, c'est la pratique culturelle et sociétale des créolisations, et qu'elles ne constituent ni une faiblesse, ni un manque, ni une maladie de l'identité mais au contraire une projection hardie et généreuse de la vision des humanités d'aujourd'hui. Et aussi que nombre de communautés transforment peu à peu la nature de leur identité, passant de l'intransigeance exclusive à la participation, et coupant raide aux racismes et aux volontés de domination. La créolisation se multiplie à travers le vivant.

Était-il nécessaire, dans la réalité prodigieusement métissée de ce monde, de rhétoriser à nouveau, d'opposer théorie à théorie, quitte à retrouver ce vieux finalisme de la pensée qu'il avait tant fallu combattre ? Nous en discuterons plus tard, il le faut, si nous voulons exposer les processus de créolisation et les principes de non-agression qui nous importent, en dehors de tout esprit de système ou

de tout pathétique moralisateur. Notre réel, quoi qu'il en soit, témoigne pour cette diversité explosée qu'il organise lui-même, comme s'il était tout agissant (mais c'est parce que nous n'avons pas le temps de calculer ses poussées, d'en prévoir la vitesse et les directions), et sur laquelle se fonde et se dit le mouvement des élargissements des identités, qui ne sont en aucune manière leur dilution. On dirait ainsi que le monde, qui éclate et le montre de partout, nous fait des signes que nous ne voulons pas voir.

La différence des vécus et des conceptions que nous avons de l'identité collective mais aussi de l'Histoire et de la mémoire, et des intérêts de la nation, celle qui est nôtre comme celle que nous souhaiterions avoir, et peut-être des relations entre nations, selon les communautés envisagées, vient creuser encore l'écart entre ceux que la question d'un centre à la mémoire de l'esclavage intéresse ou passionne et ceux qu'à tout coup elle rebute. La République française en a souhaité la fondation et le chef de l'État en a ainsi décidé. Nous l'apprécions comme le grand geste d'une nation qui maîtrise la vision de son Histoire et enfin ne veut en être ni la victime ni l'aliénée. Nous entreprenons ici et à la fois d'examiner à propos d'un tel projet l'ensemble des divergences que nous avons déjà esquissées et de tâcher d'y répondre, par mettre en relation ou en opposition les diverses notions à la signification éminemment variable, dont nous avons vu qu'elles

concernent : *la mémoire*, selon qu'elle réclame ou qu'elle regimbe, quand elle est raturée ou quand elle est surexcitée ; et aussi *le caractère national* d'une entreprise qui pourrait paraître comme allant à l'encontre des intérêts de la nation française ou bien à l'opposé des aspirations des divers peuples antillais et des peuples de l'océan Indien ; et *l'Histoire*, considérée comme destin quand on la subit, ou comme devenir quand on la réfléchit et qu'on a forcé à la conduire ou à en changer le cours ; *l'identité enfermement*, qui ravage et tue autour d'elle ; et cette autre, *l'identité relation*, dont la racine est rhizome, qui se raccorde aux différents, les reconnaît et les considère enfin.

Et quand nous voyons que ces vues et ces dimensions se rapportent tellement aux événements de cet esclavage-ci qui nous questionne, transatlantique, caraïbe, américain, européen, qui a mêlé de si près nos absences d'histoire *dans* la présence des pays d'autour mais aussi et partout *dans* la trace lancinante de l'Afrique des origines, pour les Antillais des petites Antilles *dans* l'action de la lointaine France, ou pour nos voisins *dans* celles des lointaines Angleterre ou Espagne ou Hollande, et aussi nos présences lointaines *dans* cette France qui bougeait et changeait tant, sans que le plus souvent nous y puissions quelque chose, et enfin les prises en main de nos histoires *dans* la conscience de la diversité du monde, qui renforce nos réflexions et nos vouloirs,

alors nous consentons que cet esclavage-ci, obscur et pris à une réalité volontiers oblitérée, mais par lequel nous avons commencé peut-être de haïr toutes les formes connues d'esclavage, nous devrons nous efforcer, peut-être l'avons-nous entrepris voilà longtemps déjà, de le comprendre ou de le jauger *dans* ce mouvement de la globalité Terre, de ce que nous appelons pour notre part le Tout-monde, qui est le lisible désordre de cette diversité consentie. C'est un devoir commun, des deux côtés d'une ancienne ligne que nous avons tous transpassée, il faut du moins le croire.

Nous tâcherons, par un même mouvement et une même logique ou une même inspiration, et sans doute avec la même passion, de suivre au plus près ce que d'autres, les archivistes et les historiens (et aussi les historiographes) et les sociologues et les chercheurs et anthropologues, auront accumulé de renseignements et de découvertes sur cet engrangement de souffrances et de mystères qu'a été cet esclavage, afin de projeter, par des vues résolument transversales, selon nos ambitions déjà déclarées, et au long d'un chemin, d'une Route qui ouvrirait vraiment dans l'obscur et l'ignoré, quelques-unes de leurs lumières sur les meilleures des raisons, et bientôt sur les manières pratiques les plus envisageables, de concevoir et d'ériger un tel Centre national. Mais nous restons convaincus que les phénomènes de l'esclavage, de cet esclavage-ci, ne seront jamais

vus, ni visibles ni perceptibles ni compréhensibles, par les seules méthodes de la pensée objective, qui est dégagée de toute implication, mais à partir aussi de points d'exposition particuliers, où le *risque* de la compréhension (ne serait-ce que par les excès d'une subjectivité trop partisane) engage, et force à affronter l'obscur et le différé.

Nous approcherons l'esclavage comme phénomène transatlantique, lié par-delà une autre mer à la réalité de l'esclavage dans l'océan Indien, et dans le cadre d'un aperçu général sur les esclavages. La principale présence dans l'Atlantique et la Caraïbe est celle des États-Unis d'Amérique, tant pour leur action dans cette région du monde que pour la représentativité de leur peuplement africain. Un chapitre sera consacré aux Antilles, à la Caraïbe et à l'océan Indien, où l'intervention de la France sera relevée principalement, celle de la Grande-Bretagne aussi, et peut-être à cause de leurs divergences de stratégie dans la manipulation du réel antillais. Cette partie du texte reviendra et insistera plus encore sur la question essentielle de la créolisation dans la Caraïbe, que nous aurons abordée précédemment. L'enjeu de toute émancipation est en effet d'abord la liberté du mélange, du métissage, de la créolisation, que le raciste et l'esclavagiste repoussent avec un inlassable acharnement. Vaincre l'esclavage, c'est aussi comprendre cette nature et cette fonction des créolisations, et comprendre que l'univers des

esclavagistes est celui de la solitude enragée de soi. Les réflexions rassemblées nous permettront enfin de proposer le dessein de ce Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions… Mais il aura toujours fallu et à la fin en revenir à la mémoire, à ses ombres et à ses audaces.

Chapitre un

Les esclavages dont il est question ici

Quand les Portugais entreprennent la circumnavigation de l'Afrique, tendant vers l'Orient rêvé, le commerce des esclaves s'est maintenu depuis l'Antiquité tout autour du Bassin méditerranéen, et on ne définit d'ailleurs pas là une essence de l'esclave, même si en général on a considéré peu à peu les peuples très divers réunis sous l'appellation de « slaves » comme procurant le plus important des contingents de la masse servile au nord-est du Bassin méditerranéen. Les premiers Africains qui sont razziés vers l'Europe, sans doute précédés depuis longtemps par ceux qui furent traités au Maghreb ou dans la Corne de l'Afrique et au Moyen-Orient, assurément par ceux qui avaient été transportés en Égypte depuis des millénaires, *et rappelons-nous la fameuse dispute de Cheikh Anta Diop sur les pharaons primitifs d'origine nubienne*, ne présentent donc pas de caractère bien particulier, et à coup sûr aucune

sorte de « spécificité » raciale, sinon que de manière toute domestique ils sont parfois préférés aux « slaves », pour des raisons de mentalité, ou de snobisme le plus souvent. Un esclave africain faisait plus distingué qu'un esclave blanc, de même qu'il y a peu, dans la gentry des Amériques, un domestique philippin faisait classe. Pour en revenir aux temps anciens, mis à part l'esclavage des Hébreux en Égypte, qui avait été considéré par ce peuple lui-même comme un châtiment imposé par son dieu, et dont ce dieu devait le délivrer après expiation, aucun groupe d'humains ni aucune des races en tant que tels n'avaient été désignés pour l'état servile ni marqués par lui. L'esclave est sans doute alors un outil animé dans un système de production, mais il peut cesser à tout moment de l'être, en tant qu'individu, à la faveur soit de circonstances favorables ou miraculeuses, même s'il est vrai que des classes d'affranchis se constituent alors un peu partout dont il est difficile de s'évader, quand même ces classes parviennent à occuper les positions les plus avantageuses dans ces sociétés du passé. À tel point que les affranchis sont alors et partout, chez les empereurs romains ou byzantins, les califes arabes ou les sultans mamelouks, les outils de gouvernement des princes. Ils sont affranchis de l'esclavage, mais ils sont privés de la liberté, comme les eunuques, autres instruments du pouvoir, sont privés de la virilité. Et aucune communauté, peuple ou race ou

nation, n'est alors vue ni estimée comme la plus génériquement apte à remplir un rôle d'outil animé dans un domaine plutôt que dans un autre. Dans les mines d'or, d'argent, de gemmes et de sel noir de l'Antiquité, sans doute une énorme multiplicité de races et d'appartenances caractérisait-elle les populations infernales entassées là pour attendre dans les géhennes leur extinction.

C'est la découverte paradoxale des « Indes occidentales », après un mouvement inverse de celui des Portugais, une inquiète et foudroyante projection en flèche prenant alors vers l'ouest le relais du patient grignotement des côtes de l'Afrique vers l'est, qui déclenche la rencontre avec les Taïnos, les Aztèques, les Mayas, et les Incas, grossit le rêve démentiel de l'Eldorado, et l'exploitation, c'est-à-dire l'extermination accélérée, de ces populations. Dans les mines des Andes, la diversité n'avait aucune chance. Et c'est, autre paradoxe de ces contacts inédits de cultures et de civilisations, *par une pensée et une intervention humanitaires* que se déclenche l'une des plus intenses dévastations nées des histoires des humanités, la traite et l'esclavage des populations africaines qui seront déportées dans ce qu'on nommait déjà les Amériques, désignation ironique, sans doute destinée à sanctionner, en leur refusant son nom, l'orgueil fou de Colomb qui les avait *découvertes*, et dont le rêve d'Orient avait fait qu'on appelait leurs habitants des Indiens. Remarquons alors que le père

Bartolomé de Las Casas, dominicain d'inspiration, qui a renoncé à ses biens, et initié l'affaire, ne se battait pas tout d'une pièce pour faire abolir l'exploitation inhumaine des richesses fabuleuses ou fantasmées de ce nouveau monde, là offert à l'appétit, et jamais ceci n'aura été remis en cause par aucune des parties dans aucun de ces tribunaux, petits conciles, jugements et controverses et arbitrages montés à cette occasion, *tout le monde est d'accord sur ce fond intouchable*, mais le révérend père se préoccupe, pourrait-on dire seulement, de soulager ou de faire cesser au plus vite les souffrances de ceux qu'on nommait donc les Indiens, *los Indios*, en proposant de les remplacer par des Africains, plus costauds supposément au travail sous le soleil. Ce n'est de la sorte pas à destination des mines, bientôt en perte de rendement, qu'on choisit ces derniers, la pensée se tourne déjà vers les champs de canne, le sucre et le rhum, et les autres merveilles de la nature tropicale, le pétun, le café, le cacao, les épices rares, en attendant le détour par la coca, et sans compter l'indigo et les bois tropicaux et d'autres matières tout aussi précieuses.

C'était là une pure opération d'accélération de ces fameux rendements, car le sort dévolu aux Indiens ne s'améliorera en rien, mais aussi, une pratique nouvelle qui n'allait pas manquer de poser à la longue la question ardue de *l'échelle des âmes*. Car s'il est damnable d'asservir des créatures de dieu, les

Africains ont-ils pour autant une âme ? Beaucoup moins en tout cas que les Indiens, si l'on retient donc le raisonnement de Las Casas. La proposition faite s'agissant des Indiens du continent sud et de la Caraïbe hispanique va gagner tout l'espace des Amériques. Ainsi, pour la première fois, une race aura-t-elle été désignée pour un esclavage *à raison de ses seules aptitudes supposées à un travail donné*. Et aussi, bien entendu, parce qu'elle se trouvait rassemblée dans une seule réserve sans fond connu, l'Afrique subsaharienne, globalement facile d'accès, les Portugais avaient effectué au long des côtes le travail préliminaire, et tout à fait *traitable*. Et si, dans le bateau négrier, qui a donc servi pendant des siècles à ce trafic, les avisés armateurs occidentaux, européens et des États-Unis, se seront avant tout préoccupés de ne pas entasser ensemble des individus d'une même espèce et d'une même langue, les Ibos loin des Ibos, les Fons loin des Fons, comme les planteurs tâcheront aussi de le pratiquer sur les Plantations, afin de prévenir les complots et les soulèvements, ce n'en est pas moins une seule race, au sens limité où on l'entendait à l'époque, qui fournit à la cargaison, et une seule, la même, au travail sur ces Plantations. Ainsi, dans les années de 1950 à 1970 ou à peu près en France, les ouvriers immigrés, soit nord-africains ou antillais ou portugais, étaient-ils assignés au travail d'abattage le plus élémentaire et le plus abrutissant, dont peu de Français s'accommo-

daient, dans les usines de fabrication des automobiles et des autres produits manufacturés, et pourtant dits *ouvriers spécialisés*. Précision sans ironie et image rassurante. Quant aux esclaves du Nouveau Monde, ils étaient sûrement les spécialisés, bientôt les spécialistes, du travail des Plantations, tout le monde en convient, et les dictons en vogue à cette époque et qui ont parcouru jusqu'à aujourd'hui en témoignent, dont celui-ci, le plus populaire peut-être sur ces aires : « L'odeur du nègre, ça fait pousser la canne. »

Énorme bouleversement des régimes d'esclavage, qui se répandent sur toute l'étendue du monde connu, et ajoutent pour commencer la traite atlantique à la traite transsaharienne et aux autres formes de trafic d'esclaves déjà connues, d'abord à travers l'Afrique, en Europe centrale et du Nord, jusqu'aux confins de l'Asie. Les spécialistes s'efforcent, avec peut-être leurs raisons, de distinguer, en ce qui concerne les Amériques, entre les systèmes de traite et les systèmes d'esclavage, mais peut-on séparer en absolu les règles du bateau négrier et les règlements des Plantations ? Sous-estimer l'influence de l'origine des cargaisons sur la nature des rapports ultérieurs entre maîtres et esclaves ? Négliger les exigences des armateurs de la traite vis-à-vis des planteurs, qu'ils tenaient le plus souvent à la gorge, dans une balance d'échange qui relevait davantage du troc que du commerce financier ? On connaît

par ailleurs la réputation, dans les systèmes serviles américains, de la nation ibo, qui n'acceptait absolument pas sa déportation et pratiquait le suicide comme titre de voyage, portée par l'espoir d'un retour au pays natal, dans une proportion incomparable avec celle des autres nations transplantées (nous constatons par exemple à la lecture de ses relations de voyages que le père Labat était très disert et à vrai dire inégalable sur cette question des suicides dans les Plantations, et sur la manière d'y remédier), et lesdits Ibos exagéraient tellement, leur réputation était par le même fait si désastreuse, que les très industrieux capitaines des bateaux négriers, chaque fois qu'il se révélait nécessaire, trafiquaient leurs rôles pour camoufler l'origine ibo d'une partie de leur cargaison. Les faux en écriture de bord, qui ont eu aussi d'autres motivations, par exemple d'ordre fiscal, ou qui visent à grossir la part du capitaine, rendent aléatoires les conclusions qu'on aurait pu tirer de l'étude de tels documents avérés. Quoi qu'il en soit, cette relation entre les pratiques de traite et les systèmes d'esclavage était trop organique pour qu'on puisse prétendre à les isoler absolument les uns des autres, même si c'est pour des raisons méthodologiques, et même si on ne peut pas du tout les confondre.

Un énorme monstrueux bouleversement impénétrable : aujourd'hui encore, après des centaines et des centaines d'études, de compilations, d'analyses

d'archives et de reconstitutions de toutes sortes, il reste vain d'essayer de donner une idée de tant de souffrances, de tant d'horreurs étalées jour après jour et année après année sur tout un continent pendant plus de trois siècles, y compris sur l'archipel caraïbe et des Antilles qui raccorde le nord au sud, et dans d'autres endroits du monde, autant d'archipels, de l'océan Indien par exemple, et aujourd'hui encore il est difficile de comprendre comment et à quel point des nations, la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis, en marche vers la démocratie, ont pu opposer à leurs propres concitoyens, tous des héros abolitionnistes, à William Wilberforce en Angleterre avant 1807, année de l'abolition et de l'interdiction de la traite, que suivront en 1818 les mêmes dispositions françaises, pourtant la traite négrière clandestine en sera d'autant plus prospère, et à Victor Schœlcher en France avant 1848, pour ce qui concernera l'abolition de l'esclavage (puisque aussi bien la première libération des esclaves décrétée par la Révolution française en 1794 avait été tout à fait éphémère, Bonaparte ayant rétabli dès 1802 l'ordre des choses en Guadeloupe et en Martinique, mais échouant à Saint-Domingue, qui deviendra ainsi Haïti), abolition précédée de dix ans dans les colonies anglaises des Antilles (1838), et à Abraham Lincoln aux États-Unis avant 1865, et à ceux qui les aidèrent, tant de

dénis, de haines, de meurtres, jusqu'à des guerres inimaginables comme celle de Sécession.

Et il est vrai qu'on dit à propos de ces mouvements antiesclavagistes réussis, *les autres auront sombré dans les ténèbres de ces histoires largement oblitérées*, qu'ils furent pour le moins « transportés » ou facilités par les contingences économiques de leurs époques, quand l'Angleterre réaliste se tournait et depuis assez longtemps vers l'Empire des Indes qui fascinera et occupera l'époque victorienne, et accordait peut-être moins d'importance soutenue à ses colonies des West Indies, et que plus tard le sucre de betterave s'industrialisait dans le nord de la France et s'accommodait fort peu des importations de sucre colonial antillais (« Mon sucre à moi n'est pas teint du sang des nègres !… », pouvait-on lire sur des affiches parisiennes dans les années 1840, un esclave enchaîné pantelant sur un tas de sucre brun, au cours de véritables campagnes de publicité commerciale), et qu'aux États-Unis les activités manufacturières et industrielles du Nord écrasaient, dans les années 1850, et depuis bien des campagnes économiques, le réduisant à caducité, le système rien qu'agricole des Plantations du Sud.

Au moins comprenons-nous quelque chose à ces lourds bouleversements : que dans l'inouïe variété des histoires de ces continents américains, quelques *figures stables d'évolution*, inconnues les unes des autres, mais établies en parallèle, et relevant d'une

même indiscernable poussée de ces histoires, désignent à nos yeux des mouvements qui convergent en s'ignorant, alors même que ces figures ne révèlent en aucune manière qu'il y aurait, ou qu'il pourrait y avoir, des conséquences semblables à souligner dans les lieux différents et autonomes, apparemment, de ces histoires, ou des conséquences contraires à révéler dans des circonstances semblables, les continuités dites logiques sont camouflées partout, c'est ce qu'on appellerait une histoire *cachée*, ou une histoire *qui se dit sans se dire tout en se disant*, et c'est ce qui entraînera que *les histoires* de ces Amériques nous paraîtront longtemps comme des suites d'épisodes indépendants et disparates sans liens entre elles. Par exemple, pour les Antilles françaises, on repérera une histoire officielle évidente, des rapports avec la France, et une histoire subtilisée, des liens avec la Caraïbe. Il n'y a pas entre elles de lieu commun visible au premier abord. Pas de lieu-commun. Si ce n'est qu'à la fin chacun reconnaîtra un lien puissant, mais sans rien en tirer de conséquent, dans l'action de plus en plus visible des États-Unis (les monopoles sanglants de la United Fruit aux siècles derniers en Amérique centrale et du Sud, et les campagnes du Mexique, et les interventions militaires et les occupations dans la Caraïbe, et les « coups » montés contre les régimes opposés aux intérêts étasuniens, etc.), et dans la présence de plus en plus obsédante et l'ombre portée de ce

« grand voisin », avec aujourd'hui comme résultat temporaire que ces mêmes États-Unis sont à la fois désignés comme un exploiteur manifeste du monde d'alentour mais aussi comme le lieu commun le plus généralisé, peut-être l'idéal, et le point de ralliement favori, en Californie des Mexicains (de langue espagnole), à Miami et à New York des Haïtiens (de langues créole et française) et des Cubains et Portoricains (de langue espagnole, par exemple les Newyoricains), ainsi que des autres Caribéens (de langue anglaise), qui de plus en plus parlent mais écrivent et manifestent (littératures, et musiques et danses populaires, et foires et parades, et fêtes nationales, et congrès et colloques, et actions politiques, et tout) en *anglo-américain*, ou alors qui écrivent dans la vue très arrêtée d'être traduits dans cette langue, ce qui donnera peut-être naissance à des stylistiques nouvelles : une langue qu'on écrit (la sienne) *en prévision* d'une autre (l'anglo-américaine).

Les Amériques latines seules, mais tout au sud, et le Québec au nord, quant à eux, échappent à cette heure et pour une large part à ce *yankee-tropisme,* culturel et bientôt politique et à la fin national, favorisé par une très longue tradition d'immigration transatlantique, il semble qu'il était plus facile d'entrer dans le pays par la mer que par les terres du Nord ou du Sud (aujourd'hui les Russes, les Coréens, les Turcs, ou de plus en plus de Polonais, les Europes du Centre et de l'Est, les Sénégalais et

les Camerounais, et peut-être aussi des communautés insoupçonnées venues de coins du monde qu'on ne devine pas, beaucoup moins de gens d'Europe de l'Ouest, quelques Français amateurs, poudre légère sur la pâte), quand même cette immigration aura depuis longtemps cessé d'être encouragée de l'intérieur (voyez le mur transmexicain), du moins dans les proportions considérables d'auparavant — on observe de plus en plus un lien puissant avec la bascule des sociétés de la Caraïbe et des autres Amériques : chacun se demande si cet énorme corps d'*intervention* quasi automatique n'empêche pas de deviner ou de considérer l'ensemble et les détails des histoires d'alentour, éparpillées et subreptices le plus souvent. Un tel voisinage n'a pas joué pour les pays de l'archipel de l'océan Indien.

J'en discutais un jour avec un couple de planteurs de Louisiane, dont les champs de canne à sucre (ils employaient quelques ouvriers, tous blancs, peut-être par la hantise des anciens temps, et disposaient de machines impressionnantes) bordaient d'immenses usines à gaz, l'air en était saturé de puanteurs quand le vent tournait. Je leur disais combien la Louisiane était antillaise et caraïbe, ou inversement : l'ancien système des plantations dont ils étaient eux-mêmes les héritiers, le peuplement africain, la cuisine créole et le goût des pimentades et du cochon, la tradition de la langue créole émigrée de Saint-Domingue avec les planteurs qui avaient

fui la révolution haïtienne et qui avaient rapté avec eux leurs esclaves et leurs avoirs transportables, bien des noms des grandes familles des paroisses louisianaises se retrouvent ainsi chez les familles de colons en Guadeloupe et en Martinique, et les architectures tellement voisines des maisons des planteurs, Saint-Pierre de Martinique avant la catastrophe de 1902 si étonnamment à l'image de La Nouvelle-Orléans, villes créoles, les mêmes origines des rythmes africains et les embouchures et les tonalités semblables des instruments du jazz d'une part et des musiques insulaires d'autre part, dont la première forme de biguine apparue à Saint-Pierre, clarinettes, trompettes, trombones et saxos, et puis le rémanent de la langue française, accentué par l'arrivée des cajuns en provenance du haut Québec, j'accumulais en désordre ces points de ressemblance. Ils protestèrent poliment mais assez fort et me dirent qu'ils n'avaient rien à voir avec *tout cela*, qu'ils étaient américains, je suggérai, par plaisanterie, étasuniens, voulant dire que les Amériques étaient à tous, ils me répondirent que ça leur convenait très bien, qu'ils avaient une Constitution, des pères fondateurs, un drapeau et un président. Et c'était vrai. Pour eux, la guerre de Sécession était bien terminée. Mais pas pour d'autres.

Figures d'évolution, dans de tout autres champs, dessinées au long des siècles par ces histoires des continents américains, et dont nous évoquerons

quelques exemples, mais qui jusqu'ici ne nous ont pas permis de concevoir une vue sinon rationnelle, ce qui ne serait peut-être pas idéal, du moins globale, des événements des Amériques. Si nous essayons d'entrer dans cette vue globale, nous perdons très vite pied, faute de maîtriser les infinis détails de ces réels discontinus. Ou bien nous étudions avec une science intransigeante leurs particularités, leurs accidents, alors il arrive que nous abdiquons notre vision du tout, peut-être même que nous n'en avons plus l'imaginaire, le désir, ni l'amorce de la conception. Pris dans de telles contradictions, passagères il est vrai, nous nous demandons pourquoi continuer à tenter de repérer ces figures d'évolution, qui du premier coup ne nous serviront ni à l'un ni à l'autre, ni à nous assurer avec une certitude apaisante de la recevabilité des détails de ces diverses réalités que nous consultons ainsi, ni alors à concevoir avec bonheur ou bien à constater tout de suite leurs éventuelles concordances révélatrices.

Mais ces *figures* nous servent à quelque chose d'aussi précieux : à établir et à projeter ces *transversalités* dont nous avons déjà parlé, à considérer ces *histoires transversales*, qui sont une manière de désigner ou de suivre dans leurs dessins secrets des histoires cachées, lesquelles *se disent sans se dire tout en se disant,* et des histoires fractales, dont les continuités se dérobent à l'examen et à la mise en plis syllogistique, ne se donnant peut-être qu'à l'intui-

tion. Non pas renoncer ainsi à la rigueur que vous auriez dite scientifique, mais embarquer sur cette Route dont les visées correspondent à la nature, à la fois dispersée de paysage en paysage, ou dérobée de récit en récit, ou obscurcie d'analyse en analyse, de notre objet de réflexion, les esclavages transatlantique et transindien.

Je me rappelle que c'est par ces détours que j'ai approché l'œuvre de William Faulkner, établissant pour moi qu'elle avait inventé de fond en comble une nouvelle littérature et une nouvelle technique de l'écriture et un style nouveau, qui sont bien de *dire sans dire tout en disant*. Ce n'est pas par hasard que de telles distorsions ou de telles intentions, historiques ou artistiques, ont à ce point joué, ou du moins me sont apparues, autour de l'esclavage des Amériques et de ses extravagants phénomènes. Tel pourra de nos jours pratiquer ouvertement l'esclavage le plus féroce, en revendiquer férocement la légitimité, torturer et tuer ouvertement les personnes soumises à sa férocité, qui ne dira jamais que c'est là de l'esclavage. Il dira, commerce profitable, suprématie de race, droit absolu de disposer, nécessité de rendement, volonté de dieu, animalité répugnante, droit de séparation, ou d'autonomie, droit du sang ou droit du sol. Il ne dira pas, esclavage un point c'est tout. Il pratiquera dans un emportement sauvage l'art de la litote. L'esclavage, par conséquent l'esclavagiste, est condamné à se dire, sinon il

se renierait, et à le faire sans (se) le dire, sinon il *se penserait*, opération redoutable qu'il ne peut pas mener à la manière d'un Aristote objectif et minutieux, et cela, tout en se disant, pour pouvoir durer tout simplement.

Faulkner avait compris à vif ces mécanismes, et lui aussi, planteur du sud des États-Unis, solidaire des siens, et écrivain de génie, a bâti une œuvre pour (se) dire que *l'esclavage des Noirs avait été la damnation des Blancs du Sud*, sans jamais le dire (à ses compatriotes ni à soi-même ni à qui que ce soit) de manière ouverte (car, dans sa pensée esthétique et morale, et peut-être dans ses réflexes de puritain tourmenté d'avoir quitté tout puritanisme, il méditait que si la damnation était purement et simplement dite et reconnue, alors *où et que serait la damnation*), ni le dire au livre, c'eût été d'une manière inutilement militante, mais toutefois en disant cette vérité à chaque moment (et à chacun de nous, à tout lecteur, y compris aux racistes du Sud), par une écriture *différée*, en toute tremblante nudité, comme chaque créateur aurait eu à sa place le devoir littéraire de le faire. Dans le cas de Faulkner, ce devoir a engendré une des façons artistiques totalement révolutionnaires de notre temps, qui a été de libérer le mot et la phrase et la période et le pan et le livre de leurs significations abusivement littérales (d'où avaient dérivé dans l'histoire des littératures bien des fadaises : la finesse et la justesse des ana-

lyses et des caractères, ou alors la sobriété des expositions, ou ladite progression théâtrale, ou l'unité de je ne sais plus quoi, et autres fatrasies) et, sans que cet auteur ait passé par quelque symbolisme que ce soit, dont il avait d'abord eu la hantise naïve (il avait tenté d'imiter Verlaine et il fréquentait les faunes de Mallarmé ! Puis il avait quitté tout ça, et déclaré avec grandeur : « Je suis un poète raté »), il avait entrepris de donner à la parole charge d'obscurités et de transparences. Dire à plusieurs niveaux sans jamais être littéral à dire. L'écriture éloigne alors son objet pour mieux l'atteindre et elle n'est plus révélée, comme le voulait la tradition, mais différée, ce qui tout nouvellement lui confère étendue et profondeur : une autre sorte de littérature. Les poètes *du monde entier* ont tremblé devant ces ouvertures inouïes.

La référence à l'esclavage et aux systèmes d'esclavage qui nous occupent ici est immédiate. Pour quiconque a été, de près ou de loin, directement ou non, d'individu ou de collectivité, présentement ou des générations plus tard, impliqué à quelque système d'esclavage que ce soit, il ne se lèvera en lui aucune mémoire naturelle, naturellement positive, neutre et sereine, de cet esclavage. *Nous avons à nous dire tout esclavage, parce que nous essayons d'être lucides et d'être participants, sans nous le dire pourtant, parce que dans tous les cas nous en avons honte, exactement comme on a honte d'avoir seul échappé à un massacre ou à un*

désastre, et le disant quand même, parce que nous tenons au sens du temps et à la signification des histoires des peuples. Car le ventre de la bête est ténébreux.

Une mémoire de l'esclavage qui approcherait les qualités de sérénité signalées plus haut ne pourrait être que le fruit d'un effort de l'esprit et, plus encore, de l'être sur soi-même. *C'est cet effort que nous devrons nous demander à nous-mêmes, les uns et les autres*. Ce *nous* est à la fois unifiant (nous tous), bifide (nous et nous), et multiple (nous sans distinction). Nous demander alors de quelle nature paraîtrait une absence de mémoire, dans de telles figurations. Sollicitée ou imposée ? Tranquille, traumatique ? Ou d'une banalité sans précédent ni conséquence ?

Voyez alors ces *figures d'évolution* que nous avons mentionnées, du moins les quelques-unes qu'en tant que figures nous avons d'abord vues mais sans que nous ayons pu les déceler ni les deviner ensemble, les unes à côté des autres, et qui nous introduiront peut-être à ces techniques d'*histoires transversales* que nous rêvons de multiplier, par où les événements d'ici nous auront fait deviner les événements d'ailleurs, et reconstituer des tissus en rhizome. La connaissance n'est pas faite que d'accumulations, elle va aussi par la Relation.

Partout dans ces régions.

Les meneurs de révolte, sauvages et dévalant hors de toute pitié, en général instruits dans les arts de

résistance, souvent initiés aux sciences mystérieuses de leurs cultures d'origine, Boukman, qui était à Bois-Caïman, et Mackandal, à Saint-Domingue aussi, Nat Turner aux États-Unis, et tant d'autres qui apparaîtront avant et après les abolitions, et qui peupleront de leurs solitudes et de leur damnation les univers des exploitations agricoles ou des campagnes terrorisées par le Klan ou des premiers bourgs prostrés dans la poussière et l'ennui. Ils ont des fins misérables. De tout temps ils sentent la potence, le bûcher, le croc. Tous suppliciés avant d'être mis à mort. Leur postérité dépasse de très loin les territoires où se sont exercés leurs ravages.

Et puis.

Une foule de l'ombre. Une masse invisible, à force de souffrances entassées.

Les femmes, inépuisables. Cécile Fatiman, qui fit prêter aux esclaves marrons le serment du Bois-Caïman à Saint-Domingue (*vivre libre ou mourir* : le texte créole avait crié plus fort), la mulâtresse Solitude en Guadeloupe, elle mena la guerre aux côtés de Delgrès contre les troupes de Bonaparte, on attendit près de trois mois qu'elle accouchât, avant de l'exécuter dès le lendemain, Flore Gaillard à Sainte-Lucie, elle organisait le portage à travers la forêt d'une guillotine venue de Guadeloupe et elle coupait les cous des propriétaires réputés les plus féroces, elle fut brûlée vive dans du goudron, et la

mère des Maceo à Cuba, qui a mérité d'être de leur troupe, et partout les résolues désespérées qui répétaient en litanie : *Fanm*, *Manjé tè, pa fè yche pou lesclavaj*, alors qu'elles se retrouvaient enceintes, dans la solitude des Plantations. Femme, mange de la terre, ne fais pas d'enfant pour l'esclavage. Pourquoi dire les « femmes », et non pas tout simplement les « combattantes » ? Parce que ces sociétés furent partout gérées par des hommes, tant maîtres qu'esclaves, mais que leurs forces et leurs révoltes sont d'abord de femmes. Et, du fond de nos incertitudes ou à même nos résolutions les plus radicales, nous l'avons toujours su, comme on sait que la nuit tropicale est sans fond.

Et puis.

Ceux qui intervinrent à des moments décisifs, soldats ou témoins agissants, Olaudah Equiano en Angleterre aux côtés de Wilberforce, Frederick Douglass à New York pendant la guerre civile, le colonel Delgrès au fort de Matouba en Guadeloupe, qui s'est de lui-même enseveli sous les ruines de la *liberté générale* et s'est porté dans l'argile éternelle, et Toussaint Louverture à Saint-Domingue, seul à avoir vaincu toutes ces armées liguées contre un peuple et contre une idée, et qu'une édition très sérieuse, une encyclopédie en renom, désignait naguère comme un chef de bande révolté, « les troupes françaises le réduisirent », ce qui est un

impur mensonge. Certains d'entre eux ont franchi les barrières de l'anonymat historique, d'autres sont restés dans la solitude et la damnation des actions à jamais inconnues. Nous les réunissons dans un même chant, et ne jugez pas à la mesure des résultats. Les vaincus furent aussi grands, et les méconnus. N'oublions pas alors John Brown, pendu après sa rébellion armée pour la défense de la libération des Noirs du sud des États-Unis, et demeuré aussi anonyme que son nom.

Partout, sur toutes ces aires.

Les nègres marrons, absolument sur toutes les aires de ce monde, dont il nous est égal que des esprits chagrins les classent en grand et petit marronnage, marronner se faisait au risque de votre jarret ou de quelque chose de votre corps à couper, quand vous aviez marronné il n'y avait pas à revenir là-dessus, quelque chose encore avait bougé en vous et autour de vous. Ils ont fourni à Toussaint Louverture l'essentiel de ses premières troupes dans les guerres de Saint-Domingue, il les a suffisamment bousculés pour leur apprendre la discipline militaire, lui qui n'avait été de toute sa vie que cocher de grande maison, à la Jamaïque ils ont traité pied à pied avec les autorités, obtenant d'être ramenés en Europe puis en Afrique, et par masses de dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants assemblés ou par petits groupes nomades tournant dans

leur cercle, partout ils essayaient misérablement de bâtir des républiques et de préserver leurs traditions, ils ont perduré tout aussi misérablement, refaisant et maintenant pourtant leurs *traces*, çà et là, dans les Guyanes par exemple, aux côtés des derniers Caraïbes : Bonis aux côtés des Saramacas. Ils campent dans nos imaginaires.

Et ceux que nous appelons les fous, ils délirent aux croisées des routes ou des rues des bourgs, en vérité nous ne les appelons pas ainsi, les fous, nous nous rapprochons et nous discutons avec eux, faisant semblant de nous moquer, ou nous moquant vraiment, mais nous nous laissons entraîner, nous inventons nos raisons avec eux, car nous savons qu'il s'agit là de la recherche d'une vérité qu'ils détiennent, ils ont connu les esclavages et ils les expriment pour nous, j'ai voulu approcher leurs sciences éparses, délire verbal coutumier, qui n'est pas le délire pathologique, et qui n'est pas non plus l'insensé délire de représentation de nos élites, eux, Colino à Fort-de-France, Silacier au Lamentin, les maîtres du souvenir éperdu, et les autres, sur tout l'archipel.

Figures d'évolution parce que, acteurs et facteurs patents de leurs histoires, ou sites indubitables de *ce qui s'est passé*, ils ne sont jamais absolument reconnus comme tels, il reste toujours dans l'air du temps un voile d'irréalité, qui n'est même pas celle de la légende. L'histoire cachée leur a jusqu'à maintenant

et à son tour caché leur propre épaisseur, à nos yeux aussi. Éparpillées dans toutes ces histoires, il est temps que leurs troupes se rassemblent. L'opinion ici soutenue est que de les connaître pour ce qu'ils étaient, ou d'en découvrir qui seraient tout aussi éclairants, c'est-à-dire qui révéleraient leur nature et leurs actions, nous mènerait à frayer dans cette masse informe, à ouvrir de nombreuses autres perspectives transversales, qui permettront de rallier nos histoires désassemblées.

Les villes, ho ! les villes.

Tous ports de débarquement, autrement dit villes négrières, ou centres de rassemblement, celles-ci plus volontiers situées à l'intérieur des terres, elles ont toutes en commun un air de surexcitation inquiète, de légèreté poudreuse, d'agitation vraiment sensuelle, de hardiesse et de sarcasme, d'une sorte de toupet qui ne compte pas les lendemains, avec des fêtes interminables et sourdement tragiques, des remparts à duel pour les grands planteurs et leurs ennemis de naissance les mulâtres et les affranchis, tout aussi aristocrates de manières et beaucoup plus provocateurs, le modèle est le même partout, république des femmes, maîtresses et duègnes, affranchies entretenues, esclaves réunies par quartiers, domestiques à l'affût des secrets des maîtresses, pensionnaires des somptueux bordels, africaines, créoles, mulâtresses, indiennes, parfois quelques blanches

aux manières affectées, dont tout un chacun se moque et qu'on ménage d'instinct et qui racolent avec difficulté une clientèle portée à l'exotisme le plus facile et le moins cher, le grouillis des cochers, des cuisiniers, des joueurs d'instruments, et les musiciens fous d'invention qui remplissent à eux seuls les boîtes à danser, et les maîtres parfois aussi emportés que leurs esclaves, et beaucoup moins retenus, dans ces villes qui ouvrent sur les Plantations dont elles sont le portique et l'espace de réjouissances en même temps, le lieu de villégiature pour les maîtres et de débauches même pas tenues secrètes, tout un cinéma avant la lettre. Figures d'évolution elles aussi.

Ces villes sont à la limite d'être toujours exténuées, elles sont déjà mythiques, Carthagène des Indes et La Nouvelle-Orléans et Port-au-Prince et Santiago de Cuba et Saint-Pierre de Martinique et Manaus et Belem et Basse-Terre de Guadeloupe, Salvador de Bahia, et toutes les autres, le moindre petit port de pêche, elles font un cercle de grand rayonnement autour du Bassin caraïbe, le même enragé ou très tranquille entrain des mélanges et de la précipitation créole. Le fond du peuplement africain entraîne presque partout la violence de ces mixités. Ces villes ont donc quelque chose en commun, qu'elles partagent chacune avec l'et caetera du pays autour d'elles, La Nouvelle-Orléans avec le reste de la Louisiane et des États-Unis, Salvador de

Bahia avec le Brésil autour, et Saint-Pierre créolisant avec les imprégnations coloniales françaises de la Martinique, Basse-Terre échangeant ses mornes de soufre et d'eaux folles avec les à-plats de la Grande Terre de Guadeloupe, d'autres villes encore baignant ensemble dans le rémanent amérindien, le souffle venu des Andes toujours lointaines et de Tenochtitlan, pourtant leur communauté de caractère demeure, et que retrouverons-nous dans les terres de l'océan Indien, le même mélancolique affaissement des endroits où on trafiquait des esclaves, et voyez que toutes ces villes entretiennent solidairement un espace lui aussi *transversal*, qu'il nous faut découvrir par des approches nouvelles et des intuitions et des détours, entre elles d'un même climat et d'une même fièvre, et du même emportement tranquille. Par ici elles nous rapprochent de l'Amérique du Sud, si bellement, et par là-bas de Madagascar et de l'Inde.

Mais voyez que ces villes connaissent aussi et presque toutes un sort tragique, leur mélancolie native les poursuit, la nature les terrasse, la fortune les abandonne, c'est la malédiction de la traite et de ce système d'esclavage, depuis Saint-Pierre foudroyée par la montagne Pelée en 1902, les villes brésiliennes abandonnées par l'hévéa, La Nouvelle-Orléans en proie aux eaux, ses cercueils roulant dans les rues comme des bateaux ivres, ô Katrina, et pendant longtemps pour la plupart d'entre elles la tor-

peur végétative et les langueurs tropicales et coloniales, si sensibles dans les ouvrages d'Alvaro Mutis, car aucune d'entre elles n'a dépassé le niveau de ce commerce qu'elles ne contrôlaient pas, ce sont les musées inaperçus de la vente aux nègres, et aucune d'elles n'est entrée vraiment dans les acharnements de la vie moderne, ce n'est pas provincialisme, c'est lenteur résolue d'Histoire et souffle qui se retient et voix qui murmure, parce que ce sont des lieux à qui *l'Histoire oblitérée* a dénié sans répit leur présence dans *l'Histoire reconnue*, ou dans la relation qu'on en fait. Les volcans les anéantissent, les cyclones les emportent, les jungles les étouffent, elles importent à nos cœurs et nous désirons d'y vivre.

Villes-monde, peu à peu effacées du monde.

Combien différentes les villes négrières d'Europe, sur tout le versant atlantique, en Scandinavie, en Grande-Bretagne, en France (Bordeaux, Nantes, La Rochelle, Saint-Malo, peut-être une ou deux bourgades côtières qui essayaient de grappiller dans cette affaire), en Espagne et au Portugal, où ce commerce débuta dès le quatorzième siècle par un élégant échange de marchandises animées. Peut-on dire ? Villes négrières ? Je revois ces autres villes et ces autres villages qui firent pétition auprès de la Convention nationale, dès les commencements de la Révolution de 1789, pour l'abolition de l'esclavage, et ces corps de métier qui en exigèrent la déci-

sion, et ces communes qui en fêtèrent la déclaration.

Une charmante dame d'un très digne âge, distinguée et à l'évidence cultivée, de savoir et de ton et de manières, accompagnée de sa petite-fille étudiante, *vint me trouver* après un exposé que j'avais prononcé à Bordeaux sur ce sujet de la traite, elle s'était émue de mes propos, *et*, comme eût dit notre professeur de français en classe de sixième du lycée Schœlcher à Fort-de-France dans la Martinique d'avant-guerre*, me tint à peu près ce langage :*

— En êtes-vous sûr, monsieur Glissant ? Cela me trouble d'avoir jusqu'ici vécu dans l'ignorance de cette réalité. Je ne vois aucune trace de ce que vous dites autour de moi, et je n'imagine pas Bordeaux organisant un tel commerce. Du moins sans que je puisse aujourd'hui m'en apercevoir un peu.

En êtes-vous sûr ?

Je lui rappelle qu'en effet on n'avait jamais vu à Bordeaux, ni dans les autres villes négrières de France et d'Europe, des chaînes d'esclaves traînant dans les rues, ni des dépôts empuantis bourrés de bétail humain que les chargés d'affaires ramènent difficilement à la vie, ni des marchés extravagants d'hommes, de femmes et d'enfants à l'encan, frottés de citron qui écaille les cicatrices et force contre les odeurs, la ville n'aurait pu en avoir gardé les relents, sa fonction avait été, peut-être dans une atmosphère

joyeuse de feux de forge et de halage des tonneaux d'eau et de vin, d'armer les navires en partance pour l'Afrique, de les doter de verroteries et colifichets, miroirs et couteaux et *chapeaux de laine* à échanger contre des cargaisons d'esclaves, le plus de sujets qu'il serait possible, par exemple quatre cents dans un espace mis pour deux cents, et d'aménager en conséquence les antres de ces bateaux, de préparer les anneaux, les fers et les chaînes, tenailles et marteaux, presses et coins de fer, les tôles de feu pour faire danser la cargaison, de prévoir en même temps la disposition future de cet espace, qu'il soit propre à accueillir les chargements de sucre et de rhum et de tabac et de cacao et de café, d'épices et d'indigo, peut-être aussi de coton, sans oublier les portées de lourd bois tropical pour caler les fonds des navires sur le chemin du retour (ces produits tropicaux sont pour la plupart assez légers, les tempêtes imprévisibles, c'eût été trop bête de chavirer si près du dernier port et des premiers dividendes), et par surcroît, à l'arrivée, de commencer peut-être à se servir de ce lest pour paver les rues de poussière et de boue avec ces gros carrés d'ébène ou de bois-fer.

Le commerce triangulaire.

Je lui cite les très compétents professeurs d'économie qui recensaient à l'intention de leurs étudiants les magnifiques bâtiments, hôtels particuliers et sièges de compagnies, fruit du commerce de

traite, au long des quais de la ville, et les considérations que ces professeurs développaient sur l'accumulation de capital qui s'est effectué à partir d'un tel commerce et sur sa conséquence, l'amorce et l'entreprise de l'industrialisation générale du pays. Qu'en de certaines villes, des propriétaires reconnaissants avaient fait sculpter aux encoignures de leurs très illustres demeures des têtes de nègre, en motif d'ornement. « La joie, l'espoir étaient au départ de cette navigation, les incroyables profits à l'autre bout, c'est-à-dire au retour, et l'horreur, le pus, le sang, la crasse, les dangers, la mort, et l'innommable, creusaient le parcours. » Je reconnais que c'est dramatiquement dit, mais je tiens que c'est vérité.

— *Et ç'a été partout pareil ?*

Bien entendu, sauf que l'Angleterre avait pris beaucoup d'avance en la matière, elle avait été la première à baptiser et à lancer, dans un de ses plus grands ports, peut-être Londres sur la Tamise, et au milieu de l'allégresse générale, le premier bateau négrier entièrement conçu pour ce commerce, postes extensibles et instruments de répression, soutes aménagées de bat-flanc resserrés, une sorte de géant des mers en la matière. Elle avait pris de l'avance et avait encore été la première à se passer des revenus de ce trafic (ses capitalisations réussies et son indus-

trialisation en marche), et elle avait précédé les autres pays d'Europe dans la poursuite impitoyable et la confiscation des navires qui le pratiquaient encore (certains de ces négriers, ainsi traqués, passaient par-dessus bord leur cargaison toute vive, esclaves, hommes, femmes et enfants, ligotés dans les boulets et les fers et les chaînes, qu'il n'en reste aucune preuve à l'air vif, mais l'odeur persistait, ineffaçable, que pas un ne pouvait laver à l'eau de cette mer), et les bateaux policiers qui ne s'y trompaient pas y trouvaient dans la confiscation de tout l'appareillage une autre mince et estimable source de revenus.

Je lui dis qu'à connaître leur participation à ces affaires, à tenter d'en restaurer et d'en maintenir la mémoire, ces villes, Bordeaux et Nantes et La Rochelle et peut-être Saint-Malo, qui d'ailleurs ont commencé à le faire, et les plus petites bourgades côtières qui auront essayé d'avoir part à ce commerce, et toutes ces autres villes d'Europe, au Royaume-Uni, au Danemark, en Suède et en Hollande, redeviendront à plein ce qu'elles étaient déjà, des villes-monde.

— Écoutez, je vous remercie, monsieur. Je vais à l'instant chercher des documents et des livres. Je ne voudrais pas vivre dans ma ville sans connaître son passé, ce serait inconvenant. C'est pourquoi je vous promets que je deviendrai savante en la matière.

Merci, madame, en grâce je vous prie, c'est à moi de vous être reconnaissant. Vous m'avez enseigné sur la mémoire et sur ses exigences. Nous aussi, de l'autre côté de cet océan, il nous est arrivé de ne pas reconnaître nos villes, de ne pas savoir distinguer entre elles, et quelquefois nous avons voulu à toute force oublier le remugle effrayant que portaient ces bateaux, et les masses de vents en cyclones qu'il a fallu pour le balayer. Et s'il faut donc se souvenir, faut-il se complaire à lamenter ou à regretter ? Vous m'avez indiqué qu'il est un lieu dans tant de chemins, une traverse, où se rencontrer. Villes négrières ? Chacune à sa manière, intempestive ou discrète. Les unes baignaient dans ce moût de sang et dans leurs nuits de veille sans répit et l'odeur de croupi et de maladies à l'abandon, là où les autres fleuraient le chaudeau, le vin chaud soulevé d'épices qu'avec malice on servait aux mariés au plein de la nuit de noces, les interrompant avec fracas.

Après ces villes, qui sont ainsi presque toujours versées sur des côtes et des caps et des presqu'îles, et qui ponctuent nos cartes du Tout-monde : *nous courons ainsi de Gorée la receleuse de tous les inconnus terrifiants de l'océan à la pointe des Nègres où se faisait en l'autre bord le premier tri, à Robben devant la ville du Cap, où a grandi Mandela, vous connaissez Roben qui après combien d'ans ouvrit vingt-huit allées sur cette Bonne Espérance, à Valparaiso d'où on part pour l'île*

de Pâques, à Guantanamo dont le vide blanc et le silence nous hantent sévèrement, à Carthage où c'est le souvenir d'Hannibal dans le port Rond et le port Carré, chacun est libre de sa carte, et après ces géographies que nous refaisons, après ces villes, voici maintenant les profondeurs des terres et les sources et les sommets inattaquables et les sanctuaires invaincus, la Sierra Maestra où les barbudos, tous blancs, *marronnèrent pourtant à la manière des révoltés haïtiens*, et Vertières, est-ce Vertières (non, Vertières ce fut une victoire de Dessalines, avant qu'il fût empereur d'Haïti et puis assassiné), ou Sans-Souci, c'est Sans-Souci sans aucun doute, non c'est Laferrière, cette maçonnerie mortelle du pauvre roi Christophe, d'Haïti lui aussi, et le fort de Joux, Toussaint y mourut, déporté de Saint-Domingue qui n'était pas encore Haïti, nos monuments ne sont pas produits seulement par la nature, il y eut aussi des cellules de pierre et des cachots scellés, vous connaissez le fort de Joux dont la neige a percé à travers les murailles, et puis rompez la liste, rompez-la, elle est trop longue.

Et voyez à la ronde…

Cette petite ville où Martin Luther King fut assassiné, on n'a jamais dit par qui, raison pour quoi cette ville n'est plus une petite ville avec ses motels invisibles, mais un véritable sommet, un haut Mont de conjuration, et les Pelées et les Soufrières qui ont communiqué leurs laves rouge et bleu par-dessous

la Caraïbe, nous nous souvenons tous de Cyparis terrassé brûlé vif au gouffre de sa prison souterraine et sur qui a passé une éruption, un volcan qui tua plus de trente mille personnes et le laissa vivant, il fut exhibé partout dans le monde par le cirque Barnum, sans doute au prix de la bière et du pain quotidiens, et Chavín de Huantar au plus abrupt des Andes, où les prêtres incas il y a si longtemps convoquaient la foudre jusqu'à leurs roches noircies, installées au plus élevé de leur temple. Je me déplace en ces lieux fous qu'il nous a fallu retrouver en nous, autant que dans l'alentour, après avoir pioché longtemps. Alors, qu'apprends-tu là ?

Que nous nous rapprochons de plus en plus de cette histoire cachée, ou plutôt de cette série d'histoires enchevêtrées dont nous ne reconnaissons pas la trame, qui se sont répandues avec la masse pesante de cet énorme incompréhensible bouleversement que nous appelons esclavage, l'esclavage dans les Amériques, et même si nous estimons que c'est peu au regard de ce qu'on répute être l'Histoire (quand même, l'extermination des Indiens, les révolutions de Bolivar, lequel trouva aide et repos en Haïti, la montée du capitalisme, presque tout de suite industriel au nord, c'était l'affaire du migrant armé, et d'abord marchand au centre et au sud des Amériques, c'était l'entreprise du migrant de famille, autrement dit du migrant domestique, les conquistadores n'auront jamais su industrialiser leur conquête,

puis les grandes crises de croissance, l'épingle ramassée par terre par monsieur Ford, était-ce une épingle et était-ce monsieur Ford, les guerres mondiales qui rehaussent l'économie, et la guerre froide et les défis spatiaux et les guerres du pétrole, nous avons appris tout ça), nous comprenons qu'il est tout aussi important que nous sachions où et comment le Ku Klux Klan, et la lutte pour les droits civiques dans ces États-Unis, et les leaders noirs assassinés un à un, et les luttes des ouvriers agricoles des petites Antilles, en Guadeloupe et Guyane et Martinique, héritiers des travailleurs du système servile des Plantations, et soudain la révélation inattendue merveilleuse si quotidienne si banale des langues créoles et leur répartition dans les îles, et l'immigration des habitants du sud de l'Inde, tamouls de Ceylan, après l'abolition de l'esclavage des Noirs en 1848, dits Koulis à la Martinique et Malabars en Guadeloupe, et les immigrations de ces mêmes *Indians* à Trinité et Tobago, où ils représentent plus de la moitié de la population, qu'il nous faut aussi connaître tout cela, *les histoires cachées remontent à la conscience et forcent les mémoires*, les histoires que nous avons subies et celles que nous avons menées, hier offusquées sous les décrets des registres officiels qui célébraient les listes des gouverneurs et des conquérants.

Et comment allons-nous en porter le poids, et comment allons-nous les partager entre nous, ces

histoires, et avec ceux qui le voudront, avec tous ceux partis loin dans le monde et qui ne reviendront pas, avec la Caraïbe et avec les Amériques encore plus loin autour, voyez-vous, ces corps d'esclavage, cet énorme inouï amassement, sont aussi difficiles à saisir qu'à quitter, et comment en partager les histoires, avec la France qui fut une des parties ô combien prenantes de ce bouleversement, et qui le reconnaît, et qui entend, du moins par la décision nette de ses gouvernants, continuer plus avant dans ces histoires, son histoire, nos histoires, désormais à la dimension du monde où nous entrons tous, et comment encore et surtout les partager avec les pays d'Afrique, de toutes les Afriques, de celles qui succombèrent à l'attrait des bricoles et des colifichets, on dit que ce fut en échange de quarante millions de victimes, on dit que ce fut pour cent millions de victimes, quand ferons-nous le décompte, et qui pourra jamais savoir, et de celles qui pleurèrent sur les côtes devant la mer, où s'est écoulé ce large flot comme le sang d'une frappe béante ?

Nous *entrons* dans le monde (car nous naissions *à côté* du sens de ses vivacités), nous le vivons, ses calamités ses bonheurs, les pandémies les massacres, les misères plus tenaces que chiques, l'exploitation plus longue qu'un jour sans riz sans igname sans mil, les mouches des chimères, et les pollutions charroyées par toutes sortes inconcevables d'industries et d'entreprises sans retour, les tremblements

de la terre et les incendies et les durs cyclones et les ravages des houles d'eau, oho ! et le tranquille battement de la même eau, sans fureur ni marée à cette fois, autour du Rocher du Diamant, et la douceur violette des feux suspendus dans l'air du morne Bezaudin, et sans savoir nous parcourons cet autre bouleversement, qui a commencé quand, qui finira où, et il est vrai que ce que nous connaissons le moins des esclavages des Amériques ce sont bien les débuts et les finissements : comment la traite s'est-elle organisée dans les pays d'Afrique, le pays d'Avant, avec quelles complicités, au prix de quelle terreur, et dans quelles clandestinités furieuses s'est-elle achevée, nous ne saurions dire, les dates des interdictions des diverses traites ne correspondent en rien avec les dates des abolitions officielles, celles-ci courent de ce que nous croyons la première, en 1793 (c'était à Haïti), à ce que nous croyons aussi être la dernière, 1980 (en Mauritanie, de l'autre côté de ces océans et de ces continents), il a fallu tout ce temps, tout ce temps, et les interdictions de traite ont été décrétées tout au long de ce temps, tout au long de ce temps, et elles n'ont fait le plus souvent que ralentir à peine le marchandage de chair, ou augmenter la charge de déportés versés par-dessus bord, ou en multiplier parfois le rapport clandestin, selon la sacrée maudite loi de l'offre et de la demande, et sortirons-nous de cet informe et de cet indistinct laissé dans les mémoires et les

absences de mémoires, plus terrifiantes que des oublis ?

Les houles de l'Atlantique ont gardé trace de ces marquages, il y a au fond de cette mer des pistes balisées de corps entravés de boulets, les paysages de la *néo-América* les disent au vent des alizés ou des cyclones, et des touffes de bois tordus y cachent des dépôts de corps morts, ce que partout ailleurs on appelle des cimetières, alors nous ne savons pas si nous avons déjà évoqué ceci ou cela, qu'est-ce que la *néo-América*, parfois les définitions précèdent les mots que nous emploierons, ou bien c'est tout le contraire, et les villes en majesté, n'en ont-elles pas gardé la trace elles aussi dans leurs ferrailles mangées de rouilles, de toutes manières la répétition et l'accumulation sont pour nous une forme inlassable de la connaissance : aux lancinements des malheurs et aux emmêlements prodigieux et inappréciables de ces temps d'esclavage nous opposons les élancements de la pensée qui éperdument cherche et trouve.

Si nous demeurons incertains devant ces esclavages institutionnalisés, il y a là quelque chose de tremblant, un incompréhensible de l'existence, comme de la stupeur devant l'irréparable absolu, en revanche nous nous tenons fermes devant l'éventualité de tous ces esclavages clandestins du monde moderne. L'effort accompli pour aborder ou saisir ou comprendre les systèmes d'esclavage passés nous arme pour affronter notre réel contemporain. Là

aussi, un autre bouleversement. Rien de plus torride et terrifiant que la situation de l'esclave qui est seul, ou en petits groupes désarmés, quand il voit que sa condition ne peut sécréter aucun dépassement ni lendemain. Nous savons que les traites perdurent aujourd'hui, enfants déplacés en masse dans des usines et des ateliers où ils dorment sous les chaudières, familles razziées au loin, populations déportées dans des mines inaccessibles, forêts et jungles qui tout au fond camouflent des *capitales de la douleur*, enfants à mitraille dans les déserts, immigrants troqués, couturiers spécialistes du fil à fil, trafics de domestiques à merci, femmes prostituées et déportées, et que ces esclavages sont de plus en plus impitoyables. La Route pourrait-elle frayer jusqu'à eux, et les histoires des peuples du monde, *que nous disons sans les dire tout en les disant*, continueront-elles d'être de la même sorte, étouffées, ou à jamais diffractées (mais nous pourrions dans ces occasions-là les approcher, nous apprenons très vite les pensées fractales), ou, ce qui serait le pire, dérobées ?

Chapitre deux

Les Antilles, la Caraïbe, l'océan Indien

Si, selon William Faulkner, selon ce qu'il dit à tout instant sans jamais le dire, l'établissement de l'esclavage constitue le péché originel et la damnation des Blancs du sud des États-Unis, d'une manière générale le métissage est la damnation de l'ensemble du système, sur toutes les aires des Amériques. Sévèrement réprouvé ou puni par les articles du Code noir, quand il s'agit de rapports sexuels, il est irrésistible dans l'univers confiné des Plantations, qu'on appelle d'ailleurs aux Antilles des Habitations, encouragé par les propensions des maîtres eux-mêmes, et il se généralise à une allure foudroyante, où les métissages culturels sont encore plus prenants, malgré par exemple l'interdiction de l'apprentissage de la lecture ou de l'écriture, pendant longtemps puni de mort, ou les nombreuses prohibitions touchant aux activités qui auraient entraîné ou favorisé en quelque mesure que ce soit une participation

collective des esclaves, par exemple les fêtes, danses et dits de contes, ou encore l'interdiction de parler dans les cases après ce qu'on aurait pu dire le couvre-feu, d'où est né tout un art du chuchotement, du silence savant et de ce que l'écrivain guyanais Bertène Juminer a appelé *la parole de nuit*. Le métissage racial se révélait inarrêtable, dans tous les endroits où le puritanisme protestant n'était pas en vigueur, par exemple dans les petites Antilles françaises, dans le sud de la Louisiane, les archives de La Nouvelle-Orléans en témoigneraient, et en totalité au Brésil bien entendu. Ailleurs encore, et aussi, le métissage culturel se faisait à toute grande allure, c'est la créolisation, imprévisible, aux résultantes imprédictibles.

Créolisations : la germination accélérée des langues créoles, et l'explosion des musiques composites dont la basse continue est le rythme de provenance africaine, et les croyances métissées des religions qui ont fait un rusé voisinage avec le catholicisme et accrédité souterrainement des dieux anciens ou renouvelés, et les modes alimentaires empruntés à bien des coutumes, soit européennes, amérindiennes, africaines, chinoises, et dont les combinaisons mijotent des ragoûts savoureux que ne dénaturent pas les très forts piments des Antilles. Créolisation encore, mais celle-ci longtemps occultée, l'ouverture des populations en provenance de l'Inde et qui ont gardé des liens très puissants avec leurs cultures d'origine.

Et les ouvrages composés en langue créole, dans la hâte et la fragilité des commencements, ou dans cette langue française disponible, qui s'élargit à la mesure des mornes et des ravines débordées.

Une des beautés du métissage est que l'intérêt de ses mélanges est toujours à venir. Il ne sert à rien de récapituler ou d'analyser, sauf à des fins pratiques, les résultats d'un métissage. Le bonheur est dans le processus lui-même et dans les promesses qu'il fait naître et qu'il entretient. Autrement dit, les créolisations, ces inattendus de tous les mélanges et de tous les contacts, sont l'accomplissement des emprises du métissage. Un exemple tragique nous en est donné par la pratique, oubliée depuis peu, du blanchiment progressif des familles noires de petite bourgeoisie, en Martinique surtout, qui voulaient croître en prestige, jusqu'à *passer la ligne*, ainsi que disaient aussi les marins négriers quand ils soumettaient leur cargaison de nègres à demi morts aux rituels sauvages du passage du Tropique. L'idéal de l'opération de blanchiment était toujours renvoyé à demain, *il n'y avait jamais assez de blanc dans le mélange*, jusqu'à ce moment où les évolutions générales de la société et les progrès de la conscience de soi faisaient que cette hantise s'apaisait et disparaissait, du moins à vue de nez, si on ose dire. Une bonne partie des classes de mulâtres, nées le plus souvent de la sujétion de femmes noires par des maîtres blancs, ou de l'obligation pour ceux-ci à fréquenter leurs

esclaves femelles, ce qu'ils faisaient volontiers mais sans avoir d'héritiers, avant l'introduction en convois de femmes blanches ramassées en Europe, a ensuite procédé de la sorte. Les mulâtres furent des plus importants à Saint-Domingue et en Martinique. En Guadeloupe, les planteurs blancs ayant été pour la plupart guillotinés pendant la Révolution par le délégué Victor Hughes, les mulâtres et leurs convictions machos n'apparurent pas, du moins en aussi grand nombre, les femmes noires libres de ces dominations *montèrent* dans la société en même temps que les hommes, devinrent plus vite des maires, des députés, des écrivains. Tout cela s'est équilibré depuis. Mais dans les sociétés à la fois sévères et légères de la Caraïbe et dans les périodes qui ont suivi les abolitions, le concubinage notoire et intermittent d'une câpresse ou d'une mulâtresse avec un homme blanc était bien plus honorable et apprécié qu'un honnête mariage avec un Noir. Aujourd'hui nous nous amusons de ces revues de détail, la plaisanterie permet de prendre de l'écart avec les tragédies. Mais combien d'enfants de ces bonnes familles ont été martyrisés ou au moins contraints et défavorisés, parce qu'ils étaient *sortis* plus noirs que leurs frères et sœurs.

Les résultats des métissages et des créolisations sont pourtant conduits à se fondre en tant que tels dans des normalités nouvelles, ne laissant en place que le processus lui-même, source d'équivoques et

de plaisirs esthétiques, où la considération de l'autre entre comme un arôme dans un élixir complexe. Ce qui signale encore la créolisation, c'est donc que son parcours n'a pas de terme, et que son action n'a ni finalité ni morale. Cette qualité peut par paradoxe engendrer des déséquilibres, quand on a été formé à la pensée des *identités racine unique*, comme nous l'étions tous. C'est pourquoi, dans ces sociétés de créolisation que sont d'abord les Antilles francophones, le métissage en lui-même était considéré, à l'image de ce qui se disait partout ailleurs, comme un manque, et une tare. Le métis était toujours estimé un poltron, un mauvais drille, un traître, il avait hérité les vices des deux côtés de son ascendance, et aucune des qualités. Nous étions tous des métis, biologiques et culturels. L'identité composite était ainsi et obscurément ressentie comme une absence d'identité. Vous êtes mélangé, alors c'est sûr, vous vous êtes dissous, ou vous êtes frelaté. Poids terrible à porter.

Pour échapper à cette malédiction, le blanchiment de la race n'était à tout prendre pas une mauvaise option, certains entraient dans le déséquilibre fondamental de s'estimer certes descendants d'Africains ou d'Amérindiens, *mais en fils de rois ou de princes*, alors il valait sans doute mieux en venir à nos négritudes originelles, à ces composantes stables de notre multiplicité, déniées et dégradées et dénaturées dans le monde durable des Plantations

et l'univers raciste colonial, et en restaurer les valeurs et le prestige. Les créolisations ne vont et ne fonctionnent et ne s'équilibrent que quand aucune de leurs parties n'est décriée par-dessous les autres. Bien entendu, le réel ne produit jamais à première vue ni au premier sentiment un idéal aussi accompli. C'est pourquoi les créolisations sont si difficiles à connaître, et leurs processus d'abord si pénibles à accepter. Quand le tout est mal embouché, il nous faut passer par l'exaltation légitime et dévorante des composantes. Aussi, pendant les années de la Deuxième Guerre mondiale, nous avions de quinze à vingt ans à peine dans notre pays au loin de tout, et peut-être d'abord au loin de lui-même, je parle de la Martinique, et les éclats de mort de cette guerre cédaient peu à peu à des lumières nouvelles crevant sur les obscurs horizons, nous sommes-nous emportés pour les poèmes que lançait au *grand midi* Aimé Césaire, brûlots d'identité blessée, que nous déclamions à la nuit déjà tombée dans les rues du Lamentin.

Les peuples de la Caraïbe, du Brésil, d'une grande partie de l'Amérique centrale, et du Mexique en grande partie aussi, sont des peuples composites, les anthropologues et les sociologues des Amériques, Darcy Ribeiro au Brésil, Rex Nettleford à la Jamaïque et Guillermo Bonfil Batalla au Mexique, dans les années soixante-dix du siècle dernier, les ont réunis sous le terme générique de *néo-América* (j'ai partagé

de près les idées de cette nomenclature) : là où le fait créole a été dominant et où sa composante fondamentale, le peuplement africain, est généralement déterminante, et c'est l'univers de l'esclavage et de la Plantation, qu'ils ont apposée à une *méso-América*, celle des Amérindiens, les seuls dont les créolisations, si elles se sont réalisées, n'ont pu l'être que de manière interne, entre nations de la même appartenance (il y eut pourtant quelques croisements limités d'Indiens et de Noirs, les Garifunas, Caraïbes noirs de Saint-Vincent, et au Texas et en Louisiane, y compris d'une tribu de Black Indians qui est la seule dont l'itinéraire du défilé de carnaval à La Nouvelle-Orléans est gardé secret jusqu'à la dernière minute, ce défilé étant mêlé de danses et de chants rituels et sacrés), et à une *euro-América*, qui est d'Amérique du Nord (si l'on ne tient pas compte de la « propension européenne » de l'Argentine et du Chili), c'est-à-dire principalement des États-Unis et du Canada, où la mise occidentale demeure primordiale. Il est alors passionnant d'étudier le jeu des rapports, dominants dominés, inclus exclus, vivants et survivants, entre ces variantes du monde des Amériques, qui s'évitent, s'interpénètrent, s'opposant et parfois se conviant. Le Mexique créole et celui du Chiapas, l'*euro-América* et les nations amérindiennes, la *néo-América* et les Andes, les mégapoles et les bourgs perdus, l'Amazone et le Mississippi et les petites rivières des îlets éloignés.

Tout cela commence en même temps dans les Plantations des Antilles (*La rue Cases-Nègres*, de Joseph Zobel, ou bien *Peau noire, masques blancs,* de Frantz Fanon), de la Caraïbe (*Le royaume de ce monde*, d'Alejo Carpentier, ou *The Black Jacobins*, de C.L.R. James) et du Brésil (*Cacao*, de Jorge Amado, ou *Casa Grande y Senzala*, *Maîtres et esclaves*, de Gilberto Freyre), et dans celles du sud des États-Unis (*Intruder in the Dust*, de William Faulkner, et aussi *Native Son*, de Richard Wright), dans tous ces endroits de mort où la diaspora africaine s'est débattue avec l'esclavage et avec ses lendemains tout aussi durs, s'affranchissant peu à peu et par toutes sortes de détours et toutes sortes d'actions directes de son lourd fardeau, et tout à l'autre bout, dans les immenses plaines du Nord où l'extinction des peuples natifs des Amériques se continuait au fur et à mesure de la construction de ces grands pays modernes que sont les États-Unis et le Canada (*Naissance d'une nation*, de D. W. Griffith), pendant que la même éternelle consomption guettait les communautés amérindiennes des pays quechua et du Chiapas ou de Bolivie, où est mort Che Guevara, dans des forêts hors du temps (*La jungle*, de Wifredo Lam, ou *Cent ans de solitude*, de Gabriel García Márquez), là même où l'Amérique du Sud peu à peu elle aussi se reconstruisait (*Le vertige d'Éros*, de Matta, ou bien *Le chant général*, de Pablo Neruda), et désormais en archipel avec les

Caraïbes (soit *Le partage des eaux*, d'Alejo Carpentier encore, ou *Paradiso*, de Lezama Lima). Trois agonies de peuples, au nord et au sud et dans la *néo-América*, les Indiens des États-Unis, les Indiens du Mexique ou de Bolivie ou du Pérou, les Africains partout sur cette zone de créolisation, trois agonies pour des montagnes de vies nouvelles. La liaison avec la France s'est opérée dans les petites îles des Antilles (la France n'a pas eu l'inspiration ni le pouvoir de gérer les immensités du Canada ou des Louisianes), et entre autres par la hautaine élévation d'un universel du langage, à partir de l'enfance créole d'un planteur et au cours de ses pérégrinations, de mer en mer (*Éloges*, et tout de suite *Anabase*, de Saint-John Perse). Comme en bien d'autres domaines, nous avons à découvrir les grandes voix de Maurice, de la Réunion, des Seychelles, de Madagascar (*Lamba*, de Jacques Rabemananjara, et les *Chants* de Malcolm de Chazal).

Au long de quoi s'est jouée la haute virevolte des identités, dans ces Amériques où elles furent mises en contact, en connivence et en révulsion, en attirances et en répulsions réciproques, par cette sorte de laboratoire d'essai où les *identités racine unique* vécues tout naturellement par les Amérindiens *(« Protège la terre, tu n'en es pas propriétaire, tu en es le gardien »)* et les *identités racine unique* mais imposées par les descendants des *White Anglo-Saxon protestants (« Just do it ! »)*, qui tiennent leurs intégristes et

leurs extrémistes, et les *identités relation* nées des graves légères *traces* des mondes créoles *(« Pour moi, j'ai retiré mes pieds »)* ont ensemble aménagé de nouvelles faces cachées de toute la passion humaine. L'univers de l'esclavage institué, et les résistances qu'il a soulevées, ont dressé une des scènes principales de ce théâtre, les *races* s'y sont vues et affrontées, la créolisation les a bousculées, les Amériques ont dessiné un prélude ardent au Tout-monde.

C'est dans la Plantation que, sur toute la *néo-América*, s'agrège cette réalité si particulière qui étonnera même les visiteurs de passage, pourtant tout disposés à fermer les yeux et à croire les discours rassurants et flatteurs des colons. Les Nègres de houe, le harassement dans les champs aux cadences insupportables, la sous-alimentation, et les nègres à talent, serviteurs, joueurs de musique, cochers, l'étrange familiarité mêlée à la peur permanente des châtiments les plus absurdes, souvent le sadisme des maîtres et des maîtresses, les révoltes qui couvent, les croisements inévitables de culture, les esclaves et les maîtres qui forgent la langue créole qui se répandra dans les bourgs et les villes (la plantation, le bourg, la ville, Faulkner dira : le domaine, le hameau, la ville), les germes de toutes ces musiques du Nouveau Monde, souvent répétées clandestinement, la poétique des conteurs, qui définit un nouvel espace et un nouveau temps et qui absolument partout va déterminer la voix et les tech-

niques des écrivains à venir, l'art de la débrouillardise des petites Antilles, qui se transformera en une disposition intellectuelle d'approche du réel, remarquable et fine, que j'ai appelée la pratique du détour, la fréquentation de plus en plus tranquille de toutes les sortes de métissage possibles, auxquelles il faut croire que les diversités de nos origines africaines nous prédisposaient (oui, les créolisations sont à la source des Afriques, lieux-communs des humanités), tout un pan rêche du monde dans le chaudron des Plantations et des Habitations et des Haciendas, et avec l'immensité des Amériques tout autour.

Dans cet ensemble qui devient la Caraïbe, à son tour une vaste Habitation, nous séparerons les grandes et les petites Antilles, non pas seulement par leur taille, Cuba, Saint-Domingue et Haïti, Jamaïque et Trinidad et Porto Rico, les plus grandes, et par ailleurs Barbade, Guadeloupe, Martinique, Sainte-Lucie, la Dominique, et les encore plus petites îles, mais surtout par un trait de leurs histoires qui les distinguera entre elles : dans les grandes Antilles, les mouvements d'émancipation anticoloniale se fondent d'entrée dans des poussées nationales, la constitution de chacun de ces pays en une nation qui ne doute pas d'elle-même, après des guerres de libération totales (et très « structurées ») en Haïti et à Cuba, ou partielles, à Saint-Domingue et à Porto Rico, et des émancipations politiques à Saint-Domingue, à la Jamaïque et à Trinidad. Haïti

seule entreprend une guerre de libération nationale qui aura pour origine absolue la lutte à mort contre le système esclavagiste et qui sera menée exclusivement sur cette base, par les Noirs et les mulâtres, tour à tour ennemis et alliés, et qui ont soutenu jusqu'à aujourd'hui leurs querelles mortelles à force de coups d'État au profit des uns ou des autres. Là aussi, en Haïti, et là seulement, la langue de la révolte et de la résistance cesse carrément d'être la langue du colonisateur, ni l'anglais ni l'espagnol ni le français, mais une de ces langues forgées dans la souffrance et la relation, tout à fait neuves et qui rapidement échapperont aux insuffisances des sabirs petits-nègres : les créoles. Ailleurs dans la Caraïbe et les Amériques du Centre et du Sud, les questions de l'émancipation des Noirs entrent à peine dans le credo révolutionnaire des nationalistes. Les chefs des barbudos cubains refusaient encore, en 1959, d'accepter parmi eux des volontaires noirs, pour éviter les représailles contre cette partie de la population.

Cette générosité discriminante et protectionniste montre suffisamment qu'à ce moment on n'a pas oublié le rôle important du général Antonio Maceo et de ses frères dans la libération nationale de Cuba (guerre contre les Espagnols), mais qu'on a oublié *qui il était*, et il est vérifiable que toute l'iconographie de ce héros l'avait « blanchi » progressivement, dans les dessins qui le représentaient et sur les places publiques où ses statues avaient été érigées, phéno-

mènes de transformation tout au long imperceptibles, qu'on peut observer par ailleurs quand on consulte avec attention les portraits et les fac-similés successifs de Pouchkine, dans la Russie du dix-neuvième siècle et après. Je me souviens de l'indignation sincère d'un fonctionnaire soviétique de la fin de ce régime, rencontré à Paris, à l'Unesco (et qui fut en outre le premier à me signaler avec force que les Esquimaux voulaient désormais être appelés Inuits), à l'idée que ce fameux poète Pouchkine, « le père de la langue russe », aurait pu être soupçonné d'avoir eu, sous quelque forme que ce fût, une origine ou une ascendance africaine. Impossible, martelait-il. Et il n'était pas raciste. Aucune analyse juste ne sera prise pour telle si elle offense une croyance commune. L'autonomie absolue de la nature de la nation en est une des plus fortes. L'appartenance nationale, et ses certitudes, vous rendent aveugle jusque sur *les constituantes réelles de la nation*, le plus souvent.

Les trois langues dominantes de la Caraïbe étaient là représentées, l'espagnol (Cuba, Saint-Domingue et Porto Rico), l'anglais (la Jamaïque et Trinidad), le français (Haïti). Ce qui a contribué de manière radicale à une balkanisation désastreuse des histoires de ces pays au cours des deux siècles derniers, partout renforcée par l'exigence nationale, qui portait encore au renfermement. L'exiguïté de leur territoire a empêché les petites Antilles de pouvoir

mener de telles guerres de libération nationales, de même qu'elle ne leur a pas permis le rassemblement de communautés importantes de marrons comme à la Jamaïque et dans la future Haïti, et leur histoire est plutôt faite d'une suite de révoltes et de répressions incessantes entrecoupée de longues périodes de stagnation. Mais les communications entre ces petites îles furent beaucoup plus fournies qu'entre les grandes Antilles, l'appel de l'ailleurs créole y était plus puissant, *il n'y a pas de petits pays*, et la tendance inconsciente à un dépassement fédérateur y était plus acceptable, même si les Antilles françaises sont longtemps restées à l'écart de ce mouvement, et même si les habitants de Sainte-Lucie sont aujourd'hui encore appelés « les Anglais » par ceux de la Martinique, leurs voisins tout proches et sans doute leurs cousins, qui sont des *Frenchies* à Sainte-Lucie.

La pensée de la Caraïbe comme archipel apparaît d'abord plus vive dans ces petites Antilles, Cuba était tout d'abord et tout entière tournée vers l'Amérique du Sud, Porto Rico subissait déjà l'attraction du grand voisin, et les îles anglophones se méfiaient depuis longtemps des « Espagnols », mais les petites Antilles étaient toutes fragilisées, elles aussi, du point de vue de la pensée caraïbe, d'abord par la quasi-obligation des îles anglophones de se rapprocher en premier lieu de Trinidad et de la Jamaïque, ce qui n'a d'ailleurs pas été sans poser des pro-

blèmes, et d'un autre côté par la nature de la politique française dans les îles francophones et dans la Guyane continentale, qui tournait toute et se crispait autour de l'idée, assez vague puis de plus en plus précisée, de l'*assimilation*, c'est-à-dire d'une relation de fusion avec la métropole française. Cette politique s'est d'ailleurs accompagnée (et accommodée) d'une solidarité, secrète ou affichée, avec les békés, qui pourtant s'y opposèrent d'abord.

C'est une constante sur laquelle nous sommes revenu à plusieurs reprises que cette différence entre les formes des colonisations anglaise et française. Là où la Grande-Bretagne semble prendre assez vite une distance assez raisonnable d'avec les populations naguère soumises à ses lois, la France s'obstinera, peut-être au delà des mesures de ses intérêts, à vouloir assimiler des peuples qu'elle avait d'abord dominés (elle a tenté de le faire en Indochine puis en Algérie, enfin aux Antilles) dans la pensée généralisante que tout peuple du monde pouvait entrer dans la citoyenneté française, c'est-à-dire en fait que celle-ci était universellement recevable, sous certaines conditions d'honorabilité bien sûr. La France intervint ouvertement sur ce mode aux Antilles à partir de 1946, c'est ce qui fut appelé la départementalisation, où les droits de tous ont mis du temps à être égalés les uns par rapport aux autres, et qui a nécessité des aménagements quand les institutions de l'Europe sont entrées en vigueur.

La constatation la plus sérieuse en la matière est que c'est là un héritage de la réalité de l'esclavage et de son abolition en 1848. L'action inlassable et héroïque de Victor Schœlcher, qui y a consacré sa vie, et qui après cette abolition a été à plusieurs reprises élu représentant de la Guadeloupe et de la Martinique, a eu pour conséquence qu'il s'est ensouché dans les Antilles francophones la tradition d'un vrai schœlchérisme, avec ses grandes figures et ses héros nègres et mulâtres, figures politiques et figures d'enseignants et d'éducateurs, l'école publique était devenue une revendication et une arme d'émancipation sociale et raciale, pôle de résistance aux békés les plus nostalgiques de l'ancien système esclavagiste, mais tradition qui s'est transformée peu à peu en un engagement inconditionnel de fidélité envers la France. Ainsi le schœlchérisme, d'abord né d'une volonté d'émancipation, se retournait-il peu à peu en instrument de contrainte. Ce qui ne sera pas possible dans de vastes pays comme l'Indochine ou l'Algérie ou Madagascar, dont les traditions et la culture millénaires pouvaient résister à des siècles de colonisation, devenait réalité dans ces îles dénuées d'un arrière-pays véritable, c'est-à-dire où une résistance aurait pu être menée sans discontinuité pendant des années. La créolisation et le mélange des cultures et l'identité relation apparaissaient par ailleurs comme constituant une faiblesse de situation et un manque, dans le contexte de ces luttes antico-

loniales impressionnées par la pensée de l'identité racine unique. Ambiguïté d'une stratégie du colonisateur, l'assimilation, qui aurait pu avoir procédé d'un calcul généreux mais aussi bien des emportements ou des ruses d'une volonté de domination totale. Et ambiguïté d'une élite qui revendiquait, avec obstination et un grand élan de sacrifice, sa personnalité (contre les arrogances des békés), pour l'abdiquer aussitôt dans le rêve d'un devenir-autre : or *les composantes d'un tout ne valent en unité que là où aucune de ses parties n'est sacrifiée ni soumise à une autre.* L'accession à la citoyenneté (française) pouvait être un facteur de libération mais aussi d'aliénation, en même temps.

La chronique officielle ne manquait pas de faire remarquer par exemple que l'île de la Martinique était française depuis 1635, presque « de souche » (bien avant Nice et la Savoie) — mais jusqu'à 1946 les Antillais non blancs étaient des sujets français, même quand ils jouissaient des droits civiques —, qu'on en avait solennellement et joyeusement célébré le tricentenaire en 1935, comme si c'eût été une Exposition universelle de plus, et que devant toutes les mairies des communes de ces territoires se dressait une statue de Victor Schœlcher, sous-titrée de cette citation du libérateur : « Nulle terre française ne doit plus porter d'esclaves. » Mais la mémoire passive ne sert de rien, et l'inscription est devenue à peu près invisible.

Les mémoires caribéennes et antillaises ne sont donc pas de la même nature et ne portent pas sur les mêmes sujets. Les « mémoires nationales » des grandes Antilles se préoccupaient peu de la question de l'esclavage, qui semblait pour un temps oblitérée, sauf en Haïti évidemment, comme aussi de la situation des Noirs dans la société. À Panamá, plus tard, le souvenir du creusement du canal au tournant du vingtième siècle, où furent déportés des dizaines de milliers d'Antillais, dont un nombre énorme y périt et dont beaucoup y firent souche, a d'une certaine manière ravivé la mémoire des traites historiques. Une dame, arrivée enfant avec son père en 1906 pour le travail sur le canal, elle se rappelait encore avoir distribué les terribles rations de subsistance de ces forçats, m'a confié, assise dans sa berceuse sur sa véranda dans la banlieue de Panamá City, et déplorant calmement n'avoir pas revu son fils parti pour la guerre et disparu elle ne savait où en 1943 ou à peu près : « Panamá est ma patrie et la Martinique est ma mère. »

Elle énumérait les nations jadis rassemblées là, Jamaïcains, Cubains, Trinidadiens, Guadeloupéens, Martiniquais, Barbadiens, Haïtiens, Guyanais et tous les autres, venus de l'archipel. C'était un des lieux-communs où les mémoires des Caribéens et des autres habitants de la néo-América se rencontrèrent. Cette sorte de rapports massifs est assez rare dans et entre les îles et leurs environnements conti-

nentaux, d'Amérique centrale ou du Venezuela. Mais les relations disséminées, de pacotillage par exemple, acheter très peu cher à Miami ou à Jacmel et revendre sur les trottoirs de Roseau ou de Cayenne ou sur la Savane de Fort-de-France à l'arrivée des bateaux de touristes, les pacotilleuses sont les métisseuses du Tout-monde, ces relations se sont multipliées. *Toutes les côtes caraïbes des continents sud et du centre sont créoles*, et peut-être même aussi celles qui donnent sur le Pacifique, et tous les intérieurs et les monts (les Andes) sont amérindiens, et ils se rencontrent, par exemple en Colombie ou au Venezuela encore, ces pays à deux versants contrastés, l'altitude et le plat de mer (le paysan resté dans les Andes et le pêcheur déporté des Afriques), mais à l'unité mystérieuse.

C'est un art créole que celui de savoir concilier la montagne et la côte, la source et l'embouchure, le repli sur soi et l'ouverture à l'autre, ainsi la rivière qui caresse ou emporte et la mer qui baigne ou engloutit.

La présence africaine n'a aucun poids au Pérou et au Chili, elle a disparu à peu près d'Argentine, où les Noirs furent exterminés dans les guerres de frontières avec le Paraguay et l'Uruguay, après qu'ils eurent fourni, dans les bouges à frotti-frotta et les bordels volontiers mixtes de Buenos Aires, aux rythmes cassés et aux premiers gestes et aux pre-

miers *pas* du tango. Au loin, tout au nord-est, dans la « mer du Pérou », comme disaient les aventuriers qui entamaient au seizième siècle l'infinie traversée du continent vers les trésors supposés de l'Eldorado, la Caraïbe est toujours flamboyante en même temps que difficile à naître. Elle est la préface au continent, un passage qui enfin est une demeure, mais ouverte. Le Caricom, le marché commun caraïbe, d'abord formé des seuls États anglophones indépendants, s'est tout récemment étendu à Saint-Domingue, à Haïti et bientôt à d'autres pays. Et comme toujours dans la néo-América, les entrecroisements sont infinis, les orchestres de campagne antillais, accordéon violon et cha-cha et ti-bois, *sonnaient encore à la fin du siècle dernier* comme les orchestres du Nordeste brésilien : le vertige nous porte. Dans nos actualités les plus récentes, ces tissus emmêlés et ces boucans des mêmes tensions et ces musiques métissées et ces textes et ces cris qui à plain-chant se relaient, et ces luttes qui s'ignoraient les unes les autres, et ces silences où se retrouvent les mêmes méditations, quand même les langues diffèrent, nous devancent sans répit dans notre course aux diversités du Tout-monde.

Si nous insistons ainsi sur cette suite désordonnée de phénoménologies de la Caraïbe et de la *néo-América*, c'est pour illustrer l'idée que les formations en archipel vont de pair avec des non-systèmes de pensée, avec des manières tremblantes, menacées,

fragiles mais tout à fait autres et innocentes, c'est-à-dire justes et appropriées, de voir et de considérer le monde où nous vivons, alors nous découvrons qu'il s'y forme peu à peu ces pensées archipelliques, déliées des somptueuses portées des pensées continentales, systématiques et pesantes et parfois meurtrières, et que l'univers des créolisations en est une des sources les plus fécondes. Il y a des archipels de la pensée atavique (ainsi dans le Pacifique) et nous les distinguons des archipels à cultures composites ; mais pas un ne développe un système irréversible. La proposition qui est ici faite est que *l'archipel caraïbe et toute la néo-América se sont multipliés en grande proportion sur les souches des peuplements africains, et les organisations délirantes de l'esclavage, et les systèmes économiques des Plantations ou Habitations, à partir aussi des luttes des peuples de toute cette région pour leur libération*, *comme il en a été pour l'archipel de l'océan Indien*, et que nous avons tous à en savoir. Soit qu'il ait rassemblé des éléments des divers peuples africains dans les mêmes fractures de l'arrachement, ou qu'il ait subi les attaques victorieuses des peuples de cette nouvelle configuration du monde, en lutte pour leur survie, ou qu'il ait dessiné à vif la nature originelle des rapports entre les colonisateurs et les colonisés, l'esclavage paraît un phénomène dont on ne peut réduire l'importance. La néo-América et l'archipel caraïbe préfigurent des relations d'un nouveau type, qui se sont ensuite éta-

blies dans le monde. C'est ce que nous voulons dire quand nous affirmons que le monde se créolise. Il ne devient pas créole, il entre dans ses diversités. Le Brésil en est un exemple puissant, qui certes palpite comme un continent mais pense et avance comme un archipel.

La même douleur de l'arrachement, et la même totale spoliation. L'Africain déporté est dépouillé de ses langues, de ses dieux, de ses outils, de ses instruments quotidiens, de son savoir, de sa mesure du temps, de son imaginaire des paysages, tout cela s'est englouti et a été digéré dans le ventre du bateau négrier et, par opposition au *migrant armé* venu du nord-ouest de l'Europe, et qui entreprend tout de suite de forger les instruments de sa domination (qui sera le capitalisme industriel puis technologique et financier), ou ensuite au *migrant domestique ou familial*, venu d'Italie ou de Chine ou de la péninsule Ibérique, d'Écosse ou d'Irlande, les régions pauvres des îles Britanniques, avec ses poêles et ses fourneaux, les portraits de tout son clan, et qui fait commerce (c'est le capitalisme marchand, soumis au premier), l'Africain est le *migrant nu*, et qui n'a plus même à nourrir l'espoir d'un retour au pays natal, sauf dans les obstinations suicidaires des Ibos. Mais on sait que cette seule caractéristique, qu'on aurait pu porter à son passif (de le voir en migrant nu pourrait être une manière de le déprécier, on me l'a reproché assez fort lors d'une confé-

rence à la Jamaïque, avant que je m'explique), va permettre au contraire à l'Africain déporté, quel que soit l'endroit du continent où il aura été débarqué puis trafiqué, de recomposer, avec la toute-puissance de la mémoire désolée, les *traces* de ses cultures d'origine, et de les mettre en connivence avec les outils et les instruments nouveaux dont on lui aura imposé l'usage, et ainsi de créer, de faire surgir, ou de contribuer à rassembler, au sud du continent, dans l'archipel caraïbe, dans les Amériques centrales et dans la partie de l'Amérique du Nord qu'il occupera, des cultures de créolisation parmi les plus considérables qui soient, à la fois fécondes d'une recherche de vérité toute particulière et riches d'être *valables pour tous* dans l'actuel panorama du monde, la racine en rhizome étant la plus ouverte et peut-être la plus solide, comme le jazz et le reggae et les littératures et les formes d'art de *ce monde enfin si véritablement nouveau* en fournissent des illustrations.

Les langues créoles en sont un autre exemple. J'ai soutenu l'idée que ces langues sont plus facilement apparues dans les régions où dominaient des langues colonisatrices non encore entrées dans leur phase de formation définitive, comme le français (surtout représenté par les parlers des marins et aventuriers bretons et normands) et le hollandais dans les Amériques, le portugais (les langages des marins) dans les îles du Cap-Vert en Afrique, qu'il n'y a pas de créole quechua-espagnol par exemple, que ceux

qu'on dit les créoles anglophones, le gullah aux États-Unis et le créole jamaïcain dans la Caraïbe, produisent en réalité des déformations agressives et géniales d'un usage de la langue anglaise, et non pas une synthèse en profondeur réalisée avec des *traces* des langues africaines (les mots africains des lexiques créoles sont de fait assez rares, c'est peut-être davantage la structure de ces créoles qui les rapproche de ces origines), que la raison en était qu'à l'époque de la colonisation ces langues anglaise et espagnole (et la langue portugaise au Brésil) avaient massivement investi le continent et opposé leur unité organique déjà réalisée (celle que le dix-septième siècle français viendra parfaire avec tellement d'éclat, et que les instituteurs normands et corréziens et antillais s'évertueront à nous enseigner avec une si totale et rigoureuse compétence) aux parlers dispersés qu'elles rencontraient. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, les langues créoles, fondues dans les creusets de l'esclavage, sont un événement dans l'histoire des relations entre humanités, parce qu'elles autorisent à mettre en doute la théorie des souches privilégiées de langage, et parce que leurs évolutions foudroyantes et absolument contemporaines permettront peut-être de mieux consulter les processus de formation et d'abandon des langues en général. Les parlers démultipliés dans les univers des villes tentaculaires modernes, voix qui naissent et disparaissent à une vitesse inappréciable, sont d'autre part les figura-

tions des principes à l'œuvre dans les créolisations linguistiques de toute nature. Un ami de Sierra Leone m'assure que le créole qui y est parlé est une véritable profonde synthèse sans doute des langues africaines et de l'anglais, qui n'y est pas en position de force, et qui entre donc dans le mélange, lequel apparemment évolue à une vitesse incontrôlable.

Les langues créoles francophones, si dangereusement asymptotes de la langue française, sont soumises à l'usage de production qui les autorise, et si cet usage est faible ou se ralentit, alors elles se francisent, de même qu'il est probable que les créoles haïtiens s'anglicisent dans l'émigration new-yorkaise ou montréalaise. Ce qui veut dire que les langues créoles sont aussi des instruments de propagation, de relation et de mesure des contacts entre deux ou plusieurs langues dans un lieu et un temps donnés et entre ces langues et toute créolisation possible.

Ce qui surgit en ce moment, c'est la vitesse et les engagements foudroyants de ces langues, hier dominantes ou dominées, l'une envers l'autre, traits pour lesquels il nous faudra développer en nous des dispositions linguistiques inédites, dont nous n'avons pas la moindre idée aujourd'hui. Voltiger d'une intuition poétique à une autre nous permettra peut-être de créer de nouvelles syntaxes, infiniment variables, dans une langue comme dans son rapport à d'autres langues. Il me semble que la langue française, qui a essaimé plutôt qu'elle ne s'est concen-

trée, dans les Amériques et ailleurs dans le monde, n'est pas mal placée pour entrer dans ces voltiges. Nous apprivoiserons ces fulgurations au fur et à mesure que nous fréquenterons les langages créoles. La vitesse et les métamorphoses vertigineuses ne remplaceront pourtant pas l'ombre portée ou la profondeur de chaque langue, ses hésitations et ses reculs, ses choix arbitraires et ses élans, ses remords et ses audaces, *les langues ont un inconscient*, ces métamorphoses les envelopperont d'un *transport* dont la qualité sera pour nous toute neuve. La fréquentation vertigineuse des langues ne sera pas un *troubouillon* sans répit, où elles se perdraient.

La répartition et la dilatation et la dispersion des langues, dans les contextes de concentration urbaine que nous connaissons bien, nous rappellent ces courses loin de l'univers implacablement clos des Plantations, jadis autorisées une fois l'année, qui peut-être ont eu pour écho la tradition des carnavals dans toute la *néo-América*, à Rio comme à Foyal comme à Port of Spain comme au carnaval antillais de Londres comme en tant d'autres villes grandes ou petites, avec l'emportement des *vidés*, ces courses qui ouvrent, elles aussi une fois l'an, l'ivresse d'un espace entièrement libéré, nous pourrions dire vidé de tout stigmate d'esclavage ou de sujétion. Ce jour-là, on *vidait* les Plantations pour encombrer les campagnes puis les bourgs puis les villes. Le carnaval fait de même. Les carnavals chantent toujours

une libération, d'autant plus échevelée, fiévreuse et éperdue ou étonnamment rêveuse qu'elle est le plus souvent temporaire, tant ceux de Rome que ceux de Venise, ceux de la Caraïbe comme ceux du Brésil ou de La Nouvelle-Orléans. Il nous faut apprendre à fêter ceux de l'océan Indien. Voilà une autre sorte de *transversalité*, dans laquelle tous les peuples de ces régions se sont engouffrés : il me semble que ce n'est pas le seul appel du plaisir ni la seule excitation, même s'ils y sont prépondérants, qui jettent les Antillais de l'archipel à Port of Spain vers la fin du mois de février de chaque année, ou à Rio ou à Salvador de Bahia (et d'ailleurs les paysans des quartiers de n'importe quelle campagne de ces pays, accourus aux modestes carnavals du bourg le plus proche), et tous les Caribéens de New York au carnaval des Portoricains ou à celui des Jamaïcains, par Brooklyn, le Bronx ou Manhattan. Les extrêmes du commerce et de la mise en spectacle ne découragent pas la ferveur.

Tout cela s'agite, dès l'amorce des systèmes des esclavages des Amériques, et baratte dans les profondeurs de ces espaces nouveaux, qui fondent à leur tour des temps insaisissables, mais ce ne sont pas les maîtres qui l'ont extrait des vertiges, grands et petits, de ce maelström, comme un métal précieux dégagé de sa gangue et tout boueux d'être ainsi forcé à jour, ce sont les esclaves eux-mêmes et leurs descendants qui l'ont fait. Ainsi eux seuls, à

même ces univers de mort, ont été *globalement positifs*. Eux seuls ont porté leurs arts particuliers, arts de toute une pensée composite, souvent pratiqués d'abord clandestinement, à des degrés absolus d'universalité, c'est-à-dire d'acceptation par le Tout-monde, eux seuls ont conçu l'inconcevable avancée des créolisations, par où s'opposer à toutes les raideurs comme à toutes les intolérances des pensées de l'unique qui régissaient ces univers, eux seuls ont vraiment vaincu l'esclavage, après combien de ravages intérieurs, en l'éteignant en eux, et eux seuls ont fait de l'errance non pas un trajet de domination mais une imprédictible course à toutes les diversités du monde, dont ils ont relevé l'éclat. (Il y eut William Faulkner dans le Mississippi, et Saint-John Perse dans les Antilles françaises, deux planteurs empreints de leurs castes, même s'ils n'ont jamais fait planter une bouture de canne à sucre ni une graine ou une souche de coton, et il y eut sans doute beaucoup d'inconnus de la même sorte, qui ont parlé tout simplement, pour nous rappeler que les vocations ne sont inscrites dans aucun gène. Et l'un et l'autre, également retirés et silencieux comme les aèdes visités de l'Esprit avant la déclamation, n'eussent certes pas dédaigné d'être accrédités, *mais en poésie seulement bien entendu*, *il ne faut pas exagérer*, de ces qualités de divination et de prophétie que de toujours on prête si facilement aux *vieux sorciers* nègres de l'Alabama aux États-Unis, ou de l'Artibonite en

Haïti, ou du morne des Esses en Martinique. Dans l'art des oracles et de la vaticination divinatoire et de la lecture du monde, les égalités se rétablissent.)

Eux seuls ? Non pas, car voici alors *la transversalité par excellence* : et c'est que deux histoires se sont déroulées en deux endroits de la Terre, l'une dans l'océan Indien, l'autre dans les Antilles de l'Ouest, et absolument différentes et absolument semblables. Phénomène peu commun dans les rencontres des humanités. Au centre de cet autre archipel donc, formé lui aussi de grandes et de petites et de poussières d'îles, le même marchandage d'esclaves se pratiquait, comment pourrions-nous dire, aussi intense mais beaucoup plus resserré ou précipité, comme si malgré la présence de la Compagnie des Indes Orientales, qui là faisait pendant à celle des Indes Occidentales, laquelle régissait la Caraïbe (et on peut se demander si le mot « Indes » avait le même sens dans les deux cas), et qui avaient toutes deux leur siège à Paris, il résultait de la situation (une sorte de cercle clos et des fournisseurs moins lointains) une autonomie de piraterie et de traite bien particulière. L'une des sources principales d'approvisionnement en esclaves était toute proche, il ne se dressait là aucun inconnu à traverser pour y atteindre, c'était la grande île de Madagascar, comme un long continent devant le continent africain et, malgré les dangereux caprices de cet océan Indien, cette affaire de la traite se présentait comme

une entreprise de cousinage ou de voisinage ou presque. Les négriers et les pirates s'y connaissaient tous. Et cette source en esclaves était au moins double, les Cafres (les Africains) qui arrivaient par le nord, sans doute traités par des équipages arabes, relayés par des bateaux français, et les Malgaches, du moins ceux de ces tribus défavorisées qui avaient été chassés et livrés par leurs voisins plus puissants.

Une telle dualité rapprochait la traite et l'esclavage dans l'océan Indien d'une considération plus strictement économique : il n'y avait pas là *une seule race marquée pour l'esclavage*, comme on dit qu'il se fait dans la Bible pour les descendants de Cham. Une autre conséquence, immédiate, était que le marronnage était beaucoup plus précoce ou fréquent chez les originaires de la grande île-continent, qui, sitôt livrés par exemple à la Réunion, tentaient avec acharnement de rentrer chez eux, et non pas à la manière fantasmatique des Ibos des Amériques, mais presque à vue d'œil. Peu d'entre eux y parvenaient pourtant : la mer, les courants, les requins peut-être, les tempêtes, les hauts brisants, les poursuivants, et peut-être aussi ceux des autres tribus qui les attendaient sur les côtes de leur pays pour les refouler vers le large. En tout cas, il y a au moins deux « races » de marrons en fuite dans les îles de cet archipel (l'île Maurice, toutes les Seychelles, l'île de la Réunion, les autres îlots des Mascareignes, aux-

quels il me plaît d'ajouter, si loin au nord, je ne sais par quel bonheur de relation, les Comores), et il se pourrait ainsi que les créolisations dans cette région aient commencé par là, entre les Malgaches et les Cafres en fuite.

Le paysage du marronnage est beaucoup plus tragique à l'île de la Réunion que partout ailleurs, à cause de la configuration géographique absolument dramatique du pays. Les montagnes sont spectaculaires, en pics impressionnants, et forment des cirques aux dimensions de l'infini, bien propres à susciter la terreur, et où les superstitions les plus folles s'agrippent. Du moins c'est ainsi que je l'ai ressenti, à la lecture des textes qui s'y rapportent. Les marrons en avaient fait leur domaine, au prix de difficultés hors de toute humanité, et établi des camps pratiquement fortifiés, selon une stratégie qu'ils maîtrisaient, camps qu'ils déplaçaient continuellement et d'où ils organisaient des razzias périodiques vers les Plantations. Les colons furent peu à peu amenés à organiser des campagnes périodiques de chasse aux marrons, qui empruntaient les allures de vraies expéditions militaires sauvages, aux résultats incertains. Il y avait des spécialistes.

Les crève-la-faim et les ivrognes, les ruinés et les endettés, les bravaches et les assoiffés de sang, et les propriétaires exaspérés, s'inscrivaient pour ces opérations, marches d'approche, embuscades, encerclements, feux de brousse, sous la direction d'un

capitaine de métier, et les comptes s'en faisaient à partir du nombre d'oreilles (par paires le plus possible, pour éviter les tricheries) que ceux qui revenaient rapportaient, quand ils revenaient. Les esclaves marrons ramenés vivants étaient payés beaucoup plus cher, puis suppliciés, quel que fût l'état de leurs blessures, et leurs têtes exposées sur des piques devant les bâtiments publics. Les relations de ces expéditions baignent dans une atmosphère de laisser-aller sanglant tout autant que de fanatisme à peu près pestiféré. L'odeur de l'exotisme est ici une odeur de charnier. La légende monte au haut des pics. La réduction des troupes de marrons présentait là quelque chose de plus exalté ou délirant, comparé à la froide et puritaine cruauté des répressions américaines. C'était comme si les marrons et leurs chasseurs sauvages apprenaient ensemble, expédition après expédition et mort après mort, le paysage grandiose de l'intérieur du pays.

Notre pensée des transversalités s'accélère et peut-être s'affole : est-ce que ce sont les mêmes bateaux et les mêmes équipages qui se relayaient d'un de ces univers à l'autre, de la mer des Caraïbes à l'océan Indien, cela paraît impossible, et véhiculaient-ils les mêmes expressions de leurs parlers marins, la formation des créoles ici et là obéissait-elle à des principes identiques, ces langages sont-ils parlés dans la même proportion par les populations, ont-ils été en proie aux mêmes dangers d'érosion et de dispari-

tion, et les métissages plus fournis dans l'archipel indien (les Noirs ou Cafres, les Blancs, petits et grands, les Malgaches, les Indiens, les Océaniens peut-être et pourquoi pas les Arabes) ont-ils précipité bien plus tôt dans certaines îles (à Maurice et aux Seychelles en principe) le sentiment d'un métissage créole régénérateur, ou alors ont-ils accéléré le retranchement relatif (à la Réunion) de la partie blanche de la population, à l'image des békés des Antilles retirés dans leurs ghettos de luxe ? Sans doute la réponse à chacune de ces questions serait-elle assez facile à établir, il n'y a pas là d'écran opacifiant, mais c'est de l'accumulation de ces réponses que nous attendrons quelque chose, une dimension nouvelle de ce savoir.

Pouvons-nous par ailleurs suivre ici et là les mêmes processus de l'aliénation, les mêmes littératures « insulaires » et les mêmes chroniques « locales », le romantisme des îles et la langueur tropicale, comme l'exotisme de *Paul et Virginie* pour répondre à celui du *Bug-Jargal* de Victor Hugo, le Parnasse de l'océan Indien, Leconte de Lisle, et le symbolisme caraïbe, José Maria de Heredia, qui couvrent des floraisons de romantiques-parnassiens-symbolistes tropicaux, tout aussi copiés-collés que certaines architectures des universités des États-Unis, par exemple le *gothique de la prairie*, ces retours simples et nostalgiques aux sources, toutes floraisons que dénigrait fort Baudelaire, autant certes

qu'il le faisait de la Belgique, lui qui avait une maîtresse venue de ces îles et qui, bien avant Mallarmé, avait poémisé sur les départs vers « là-bas ».

Le francotropisme a-t-il fleuri avec une égale prospérité dans ces régions si éloignées l'une de l'autre, que séparent ces deux continents adjacents, l'île Madagascar et l'Afrique, et ces deux mers grandes ouvertes, l'océan Atlantique et la mer des Caraïbes ? Aujourd'hui les îles des Seychelles sont un des foyers internationaux de l'étude des langues créoles. Partout dans l'océan Indien, la pensée de la créolisation, que nous avons indiquée, levée et soutenue, se renforce. Parce qu'elle répond, là comme ici, à la réalité du monde. Mettons la mer Caraïbe et l'océan Indien en transversalités, notre discipline nouvelle y gagnera. Mettons l'océan Indien, l'Afrique et Madagascar, et l'Inde, en transversalités. Que saurons-nous de ces rencontres secrètes qu'alors nous découvrirons, qui pousseront peut-être jusqu'à nous autoriser des méthodes nouvelles de déchiffrement du réel ?

Pour soulager les misères des Indiens des Amériques, ou Amérindiens (revenons à une des nombreuses sources de ces histoires), on avait donc déporté les Africains et, après les abolitions (les anciens esclaves répugnaient alors à revenir travailler la terre), on avait fait appel, si l'on ose ainsi dire, aux Indiens de l'Inde, je ne sais pas s'il s'agissait en l'occurrence des intouchables, ou simple-

ment de misérables, et le plus communément dits Hindous, ou coulis.

Indiens « sauvés » => Africains traités => Koulis déportés.

Mais le trafic de ces Indiens avait déjà commencé, dans l'océan même qui porte leur nom, et depuis des années les compagnies anglaises et françaises se livraient une guerre totale pour s'assurer le contrôle de ce marché. Les conditions de déportation de ces populations n'en étaient pas pour autant améliorées, elles avoisinaient celles d'une traite. Elles avaient signé des contrats qui en faisaient presque des esclaves. À la Guadeloupe et à la Martinique, où j'ai pu consulter quelques-uns de leurs cahiers de famille, au cours de ces fêtes religieuses que nous appelons des *manjé-coulis*, cahiers qui portaient mention, calligraphiée dans leur langue, des naissances et des morts, ils ont grappillé à force de ténacité le peu de la terre que les békés consentaient à laisser aller (en Guadeloupe et en Martinique, les descendants des Africains préférèrent les prestiges de l'instruction publique et les espoirs qu'ils font naître à la possession de la terre), et dans toute la région caraïbe ils ont conquis une assise sociale de très haut rang.

Pendant longtemps, les Hindous avaient été mis d'office au tout dernier cran de l'échelle délirante des sociétés d'après l'esclavage, et s'il est vrai qu'il se trouvait un assez grand nombre de ménages ou de mariages pratiqués entre les deux communautés,

Noirs-Indiens, les enfants de ces unions n'en étaient pas moins appelés des *chapés-coulis*, c'est-à-dire qu'ils avaient *échappé* à la condition de coulis. Aujourd'hui, la *koulitude* est un sujet de fierté, un mouvement d'émancipation culturelle, peut-être pas dans les îles anglophones, où il y a une grande masse de ces immigrants du dix-neuvième siècle mais où chacun s'est toujours méfié de ces idées générales réputées *à la française*, en tout cas les descendants de ces Hindous déportés reviennent dès qu'ils le peuvent visiter leurs cultures d'origine, dans le sud de l'Inde, ce qui n'est plus le cas pour les Noirs antillais en ce qui concerne l'Afrique, où ils ont longtemps vécu au temps de la colonisation. Ils y tenaient un rang privilégié, qui serait ridicule aujourd'hui. Voici donc, pour finir, qu'une autre population était venue ajouter à la formation créole des Antilles, et cela, sans qu'elle renonce à ses sources identitaires radicalement autres : les Hindous, puisqu'on les désigne ainsi par leur religion, sont entrés dans le mélange antillais et caraïbe sans avoir à se renier. L'identité n'est plus une exclusive, elle ne s'est pas altérée non plus. *On peut être d'une communauté sans y être communautairement indissocié.* « La Martinique est ma patrie, l'Inde est ma mère. »

Koulitude et négritude se rencontrent, dans le creuset patient des créolisations, après un temps de

tâtonnements et d'apprentissages réciproques, marqués de racisme latent.

L'extraordinaire intensité de ces mélanges, heurts, conflits et accommodations entre ethnies, cultures, langues, « races », imaginaires, techniques, mythes et croyances, que j'ai donc appelé créolisation, non pas par référence à un modèle donné qui serait le créole, mais par une méthodologie comparative (une créolisation étant une composition d'éléments distincts hétérogènes les uns par rapport aux autres, mis en fusion dans un lieu et un temps donnés, et dont les résultantes, poussant plus loin que les mécanismes fertiles des métissages, sont imprévisibles et imprédictibles : ce qui est en effet l'image acceptable du parcours d'une langue créole), tout ce bouillonnement était hors de proportion avec la relative exiguïté de l'espace qui le contient et qui pourtant participe de l'immensité des espaces américains. Mais aussi bien, la créolisation du monde est infinie, eu égard à l'espace de notre planète, qu'elle couvre.

C'est le moment de reprendre ce que j'ai pu proposer ailleurs : « Nous devinons aujourd'hui que ce qui est en jeu est la réalité des métissages et des créolisations du monde, qui n'est pas tout simplement l'agrégation d'un énorme méli-mélo, et dont un grand nombre de personnes, individuellement ou en collectivités, ne veulent pas entendre parler.

Tous les lieux de connivence et de partage sont soumis à ravage, toutes les villes de la rencontre et de la co-existence, Sarajevo, Beyrouth et tant d'autres, les plus petits villages unis par un pont, ont été systématiquement pris pour cible par les intégristes de tous bords, ou abandonnés, comme La Nouvelle-Orléans, à leur sort, avant qu'on les nettoie de leurs indésirables et qu'on les refasse à neuf, d'un seul tenant aseptisé. Nous savons que les racistes de tous pays craignent et détestent par-dessus tout les mélanges et les partages. *C'est en quoi la mémoire des esclavages nous est avant tout précieuse*. Comme la mémoire de tout massacre ou de tout génocide, elle importe à l'équilibre du monde. Non pas parce que la mémoire nous est indispensable, ni parce que la morale nous l'impose, mais parce que *l'absence de mémoire* laisse en chacun et en tous une faiblesse irréparable. Et aussi parce que toute mémoire récupérée est avant tout un outil de solidarité entre peuples. Il nous faut d'abord nous souvenir ensemble, et que l'oubli à l'occasion devienne un consentement non troublé, ratifié par tous. Notre action la plus haute devrait être de restaurer dans ce monde les prestiges de l'alliance, et d'aviver la rencontre des différences. »

La France, nos histoires, ses histoires, et d'abord qu'elle est et qu'elle constitue dans tout ce champ, généralisé ou restreint, un des lieux-communs principaux de tant de bouleversements, qu'elle a orga-

nisé la traite des Africains vers les Amériques, dans un système de concurrence barbare avec l'Angleterre et avec tous les autres pays négriers, que ce commerce de traite a nourri une entreprise d'esclavage qu'elle a codifiée de la manière la plus inhumaine, et souvent la plus cocasse (ledit Code noir), sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, une vraie institution, qu'elle en porte avec les autres pays d'Europe la responsabilité. Qu'elle a aboli puis restauré puis aboli encore ce système d'esclavage, au prix du dévouement, de l'abnégation, de l'héroïsme d'un grand nombre de ses citoyens, et au prix des luttes et des sacrifices des esclaves eux-mêmes, et qu'elle a continué de profiter, le plus normalement du monde, des rapports des terres qui avaient ainsi échappé à la gangrène de l'esclavage (et déjà sous Louis XVI les courtisans se plaignaient au roi : « Sire, votre cour est créole », 40 % de l'économie dépendaient du revenu des Îles, et les esclavagistes antillais dictaient la mode à Paris sous le Directoire, ce sont les *incoyables* et les *mèvéyeux* de Joséphine Tascher de La Pagerie, tout le monde sait que les Antillais ne prononcent pas les *r*), qu'elle a voulu écraser Saint-Domingue, qui en réchappa.

Et qu'un siècle et demi plus tard elle a pourtant trouvé dans ses colonies africaines, jadis pillées pour le commerce de traite, le recours et le secours en hommes et en moyens qui lui ont permis de retrouver son rang, c'était en 1943, et que les Français

n'en savent rien ou à peu près, jusqu'à aujourd'hui, ni pourquoi le gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, Félix Éboué, guyanais d'origine, compagnon de la Libération, repose au Panthéon, ni pourquoi le général en chef Toussaint Louverture, fondateur de la liberté en Haïti, et qui a reçu dès 1792 les témoignages les plus éclatants de la reconnaissance de la Convention nationale, aurait mérité d'y reposer, si du moins on retrouvait ses ossements sous les remblais ravagés du château de Joux.

L'histoire et la géographie semblent être parmi les matières les moins bien reçues en France, du moins on le répute ainsi, et malgré la qualité des enseignants : parce que ces matières ne disposent peut-être pas de leurs créneaux ni de leurs filières ni de leur légitimité propres à ce niveau, du moins pas d'une manière aussi nette et définie que les autres, les mathématiques, les sciences, les arts et les lettres, l'économie, l'informatique, le commerce, alors on dit à propos de ces deux-là, comme pour le latin, à quoi ça sert : on étudie un peu à peu d'histoire et de géographie un peu partout dans les sillages de ces autres disciplines, et voilà tout, la recherche en histoire, et en géographie, si essentielle, au même titre que toutes les recherches, ne parvient pas à éclairer ou à alerter l'esprit public (peut-être et précisément parce que ces matières engagent trop à fond les inconscients collectifs et les circuits des troubles

individuels), ni à toucher l'imaginaire de la majorité (mais la connaissance de soi par l'histoire peut-elle s'enseigner ?), et ainsi la masse des Français réagit-elle à son histoire lointaine sans la connaître, des personnes estimables, dignes en tous points de votre considération, détestent les Arabes, elles ne savent plus pourquoi, les immigrants de la toute dernière génération autorisée détestent les derniers arrivés et jusqu'à l'idée même d'immigration, on dit aussi que les Français ignorent tout de la géographie du monde, mais il en est de même pour la plupart des peuples, parmi les plus avancés en techniques et en savoirs et en possibilités de voyager.

En tout cas le passé historique demeure vague en France pour ce qui se rapporte aux anciennes colonies, sauf peut-être pour l'Indochine et l'Algérie où, répétons-le, furent envoyés en guerre des conscrits qui revinrent marqués d'empreintes ineffaçables, et peut-être incommunicables, et ainsi beaucoup de personnes, qui ont très probablement oublié les échos des diverses horribles et racistes Expositions universelles du tournant du vingtième siècle, détestent-elles les nègres, elles ne savent plus pourquoi (je me souviens au contraire qu'à mon arrivée à Paris en 1946, des dames jeunes et vieilles m'arrêtaient dans la rue et me demandaient timidement : pardon, monsieur, est-ce que vous permettez que je touche vos cheveux ? Ça m'est arrivé au moins trois ou quatre fois : nous sommes loin des jeunes des

banlieues actuelles, poursuivis par tout un chacun), et ce passé est encore plus indistinct et comme inexistant en ce qui concerne les traites et les esclavages africains et américains, c'est arrivé si loin de la maison, du jardin, de l'épicerie familière, du café du dimanche matin, et d'où vient le café, il n'y avait pas encore de télévision, l'inculture était profonde, vous ne pouvez pas demander qu'on vive toute la journée avec ceci ou cela d'il y a si longtemps (mais essayez quand même, aujourd'hui, si vous êtes antillais, de louer un logis acceptable n'importe où dans Paris, vous verrez l'ennui).

Et de l'autre côté, *sur l'autre face des eaux*, sur l'autre versant de cette histoire partagée, il se trouve aussi que ce passé est demeuré trouble et imprécis pour une majorité des Antillais, dans les lieux mêmes où il a pourtant exercé sur eux ses ravages (nous aimons le plus souvent la France mais nous affectons pour le moins d'être visiblement indifférents aux Blancs, ou nous détestons, avec quelque raison il faut dire, les békés, les héritiers des planteurs, qui possèdent encore presque toute la terre, mais nous sommes transportés du moindre visiteur de passage qui va nous flattant, et nous l'acclamons avec éclat), mais c'est parce qu'on a officiellement et de bout en bout dérobé aux Antillais leur histoire, sous les liasses des formulaires simplifiés de leurs rapports les plus élémentaires avec la France, et que pendant longtemps ils ont subi cette histoire sans

pouvoir la vérifier, malgré des combats renouvelés. On a dérobé aux pays de l'océan Indien, et à peu près dans les mêmes conditions, leur histoire. Dans ces cas, les mémoires sont sournoises, elles déposent leurs sédiments de rancœurs impuissantes ou d'autoreniement et, comme la maladie du diabète, dont nous autres Antillais ne nous méfions jamais assez, elles grossissent et détruisent sans se faire reconnaître, *en douce*.

Bien des questions restent à l'air, que nous avons suggérées, mais dont nous n'avons pas formulé les conclusions provisoires (beaucoup plus que les réponses, qui seront peut-être à construire jour après jour). La première d'entre elles se rapporte donc à la dimension de la mémoire, individuelle ou collective, qui est la condition de toutes les autres données qui interviennent dans cette affaire, et c'est par là qu'il nous faudra sans doute conclure : pouvons-nous rattraper la mémoire historique dans les marigots, les marasmes, les gués, où elle fut égarée puis perdue ? Les identités se confondent-elles dans le sentiment national (la crainte par exemple que des éléments de communautés entrant dans la composition et l'existence de la nation française pourraient y introduire la division d'un isolationnisme communautariste, ou que d'un autre côté, et sans doute par le même effet d'une pratique soi-disant nationaliste, des Haïtiens ou des Dominiquais immigrant en Guadeloupe ou en Martinique, terres

voisines et cousines, pourraient être considérés comme les éléments d'une menace ou d'une concurrence, et chassés), quand pourrons-nous nous dégager de tant d'équivoques ?

Répétition de ce que j'ai pu dire ailleurs : « Avoir le sentiment de faire partie d'une communauté ne veut pas dire à tout coup qu'on participe d'un communautarisme. Pourriez-vous accuser un Occitan ou un Catalan de communautarisme ? Ou un Breton bretonnant ? Ce qu'on apporte alors à la vie de tous dans la nation, c'est justement cela, une dimension autre de la diversité du monde, dont chacun a besoin. Une nation n'est pas un patchwork de tout ce qui vibre dans le monde, ce serait consternant, mais elle ne peut pas se résumer non plus au bloc monolithique d'une seule des composantes du monde. Du moins, pas de nos temps. L'idée de refuser d'abord globalement, de consentir ensuite partiellement ou sélectivement est d'une avarice réductrice. Participer du tout, c'est vibrer d'une inspiration qui conçoit les solidarités de ce tout. Une nation qui s'en abstiendrait tournerait en corps mort dans la vivacité de toutes choses au monde.

« Il me semble que ce qu'on fustige sous l'appellation de communautarisme, dans les dramatiques circonstances internationales actuelles, est la réaction regrettable et à mon avis rattrapable de ceux dont les *apports* sont dès l'abord violemment repoussés comme étant dangereux pour un équilibre de

tous, opinion et parti-pris qui résultent presque toujours d'un excès ou d'une accumulation de préjugés. Le retirement et le rejet radical font en grande partie le communautarisme, le retirement souvent la conséquence du rejet.

« Une réalité nationale devrait pouvoir intégrer, c'est-à-dire recevoir en tant que telles, toutes les particularités qui la composent, en anticipant sur le temps où les conflits de particularités seront apaisés, et en préparant activement ce temps : sinon la citoyenneté serait un *a priori* de caractère quasiment sacré, qui relèverait presque d'une superstition légale, ou d'une croyance fondée une fois pour toutes, et non pas ce qu'elle devrait être à tout moment dans le réel d'une nation : une résultante, chaque jour conquise un peu plus avant, des apports de tous à cette nation commune.

« La "raison suffisante" de toute nation devrait désormais être liée à la vérité du monde : le monde bouge et les nations aussi.

« La citoyenneté ne peut précéder, en droit ni en réalité, la communauté, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens. La loi (citoyenne) vit de la vie de la nation et la régit, mais elle ne la détermine pas, c'est la nation, telle qu'elle est ou telle qu'en elle-même elle change, qui au fur et à mesure médite et définit sa loi et accepte par là même d'en convenir, et d'y consentir. C'est pourquoi il se développe une vie politique, dont les données évoluent sans cesse. Un

rapport de dialectique, à la fois fixe et fluide, entre la loi qui change le citoyen et le citoyen qui peut changer la loi. Aux États-Unis, la formule répétée partout, et peut-être héritée des épopées vengeresses et sommaires du Far West : *"It's the Law !"*, qui coupe mortellement court à toute réplique, semble au contraire indiquer une antériorité absolue de la loi sur les citoyens. Changer ou aménager la loi apparaît alors comme une entreprise hors du commun. Le rapport à la loi semble ainsi donner la mesure du rapport du citoyen à la stabilité (ou à l'immobilisme) de la société dans laquelle il vit : qui ne veut rien changer a peut-être bien profité de l'état des choses. »

Répétition encore : « Ils suggèrent que la démocratie, cette conquête des cultures occidentales, a le devoir d'intervenir dans le monde pour ici et là corriger les excès de barbarie de peuples non avancés sur le chemin de cette démocratie. Oui, la démocratie a en effet parachevé après de longs et constants efforts la naissance, tant la conception que la concrétisation, de la dignité de la personne humaine, elle en a renforcé le soutien institutionnel, créé la notion de droit, elle a révélé l'individu à soi-même et à sa propre liberté, non pas seulement de manière ontologique, mais dans les exercices quotidiens de ses droits et de ses devoirs, il y a là, et sans doute aucun, une sorte de saut qualitatif dans les histoires des humanités, dont nous ne devrions pas faire reli-

gion, les justices qui se figent dans des formules se trahissent, mais qu'il faudra préserver et embellir le plus absolument du monde.

« *Asseyons-nous sur la terre*, et méditons.

« Que peut-être ces avancées de la démocratie ont pourtant laissé les individus (les personnes), et les collectivités, infirmes de l'imaginaire, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas su les ouvrir à leur propre imaginaire de la Relation, ni les convier aux imaginaires des autres, à la liberté des autres, c'est-à-dire encore, du monde alentour. Impeccable dans son établissement métaphysique et dans son raisonnement légal et dans ses agencements constitutionnels, et dans les améliorations constantes qu'elle y apporte à travers les divers procédés institutionnels des pays ou des groupes de pays qu'elle a inspirés, l'idée de démocratie, qui a été presque personnalisée, souffre de ce manque terrible : elle n'a pas nourri un imaginaire de l'autre dans cette transcendance de la personne humaine qu'elle a fondée, sinon par le biais de la seule vertu morale, ce qui est plus que limitatif, et elle ne semble pas pouvoir en procurer. C'est pourquoi on a vu de grandes démocraties, en marche vers leur achèvement, vers leur achèvement en tant que démocraties, entreprendre en même temps d'effrayantes guerres coloniales, de conquête, lesquelles peuvent toujours être justifiées, tant du point de vue de la morale que du point de vue de

l'intérêt commun. Mais les guerres de conquête coloniale ou d'intérêt national, ni d'ailleurs aucune guerre, ne pourraient être ratifiées ni justifiées du point de vue d'un imaginaire démocratique de la Relation. L'ontologie nous laisse dangereusement libres de regarder ailleurs, d'agir *dans notre seul sens*, quand l'imaginaire nous a déjà changés, demeurant tels cependant. »

La mise en commun d'une autre manière de mémoire et d'une autre donnée des imaginaires devra être l'effet d'une générosité partagée. J'appelle générosité la lucidité qui s'applique aussi entièrement à soi-même et à la critique de soi qu'elle ne s'applique aux autres et à leur critique. Elle ne relève pas d'un principe moral, mais d'une Poétique de la Relation.

Une des marques les plus étonnantes du manque à contrôler sa propre histoire est la querelle qui hier opposa les Antillais sur la date officielle de la commémoration de l'abolition de l'esclavage. Plusieurs conditions contribuaient à une telle dispute. D'abord que les abolitions intervinrent effectivement à des dates différentes selon les pays, Guadeloupe, Martinique, la Réunion et les autres, au gré du caprice d'un administrateur, ou plus sûrement d'après l'intensité des soulèvements que menèrent les esclaves et les hommes de couleur libres dans les derniers temps qui précédèrent l'arrivée des décrets de libé-

ration. La violence de ces insurrections explique aussi que les débordements de joie à l'annonce de l'abolition officielle ne durèrent pas de manière aussi spectaculaire qu'on eût pu vraiment s'y attendre. Les esclaves combattants de 1848 se souvenaient du rétablissement de l'esclavage en 1802, après huit ans de liberté. Ils se méfiaient. Les autorités en place s'étaient efforcées de retarder au plus possible le moment de la déclaration, la confusion régnait, les conditions différaient d'un territoire à l'autre, la pression des insurgés grandissait. Les abolitions, ainsi relayées (ainsi délayées) dans le temps, et marquées d'une suspicion légitime, ne consacrèrent aucune date incontestable. L'idée d'une commémoration générale ne pouvait naître, ni être défendue. Chacun de nous, descendants de ces histoires, a ensuite choisi pour son propre compte.

Mais l'esclavage est un fait global trop universellement haïssable pour que nous puissions, l'un à part l'autre, en ramener un pan sur les souffrances particulières des nôtres et nous draper d'un de ces morceaux de la souffrance commune. Et par ailleurs, comment faire partager à l'ensemble des Français une commémoration dont ils n'ont pas la moindre idée de ce qui la justifierait, alors même que leur pays a pris une part capitale, mais sans qu'ils l'aient jamais réalisé tous ensemble, aux événements qu'une telle commémoration évoque ? L'image de la France, c'est-à-dire sa réalité dans le

monde, est aussi en balance ici, au moins autant que la conscience des habitants des Antilles et de l'océan Indien et que leur entrée « sur la grande scène du monde », dans un rééquilibrage serein et international de ce qui fut une histoire désordonnée, dont les enjeux et les profits eux-mêmes étaient demeurés cachés. La France doit contribuer à rétablir cette histoire, qui touche à tant d'histoires de cette partie du monde, dans ses évidences, sinon dans sa clarté. Car nous nous méfions des clartés exposées ou soutenues encore plus que des évidences, souvent fragiles. Nous fréquentons depuis longtemps cette fragilité des évidences. La France doit rétablir un ordre de la connaissance en cette matière, c'est-à-dire qu'elle le veut, en connivence avec ceux qui ont pâti eux aussi et précisément de tant de ces manques d'évidence et ont souffert tant d'histoires raturées.

C'est un mouvement qui d'ailleurs s'affirme et prend de la grandeur, de l'un et l'autre côté, ou sur les deux versants, de notre partage des eaux.

Nous pensons que le lieu-commun de la plupart de ces interrogations (vous vous rappelez que nous avons proposé le lieu-commun comme un lieu où des pensées du monde rencontrent des pensées du monde) tient à ceci que justement les nations ne peuvent plus *se sentir* ni se définir aujourd'hui en dehors du bouleversement des réalités mondiales. Le splendide isolement serait aujourd'hui une farce.

Il s'agit non pas, ou pas seulement, ou peut-être pas du tout, des plans qu'on fait pour des interventions dans les affaires de ce monde, ni des concertations ni des accords passés, comme il se pratique sans que nous en ayons connaissance, en vue de ces interventions, mais de l'aisance qu'un peuple aurait à fréquenter d'autres peuples, dans une agora tissée d'échanges. Autrement dit, le lieu-commun des mémoires, quels que soient leurs mobiles ou leurs motifs, est le sentiment que chacun éprouve, individu ou collectivité, de vivre enfin dans le monde, d'avoir à y partager.

Et s'il y a une raison de fonder un Centre national autour d'un pareil sujet, c'est-à-dire de cet esclavage-ci plus particulièrement, oui de cet esclavage-ci, africain, caraïbe, américain, transindien, *européen*, alors que nous savons que tous les esclavages sont également monstrueux et hors humanité, peut-être la trouvons-nous avant tout dans ceci qu'il a intéressé la plupart du monde connu à l'occident du monde, c'est-à-dire qu'il a établi un lien d'un ton nouveau entre pays et cultures, que ce lien, on a voulu le faire méconnaître, qu'il a brassé un nombre incalculable de beautés dans un nombre aussi incalculable de supplices, qu'il en est résulté la créolisation de ce grand pan du monde, créolisation aussi belle que sa démocratisation, qui a répercuté sur une partie de notre monde actuel et qui a fait que nous y sommes entrés, et qu'alors ce Centre doit être national parce

que c'est là le meilleur chemin pour en démultiplier toutes les approches et toutes les résonances internationales.

Ce Centre national sera ce que les descendants des esclaves et les descendants des esclavagistes en feront ensemble, ils cessent dès lors d'être des descendants de quoi que ce soit, ils deviennent des acteurs lucides de leur présent, pour la raison, ou le lieu-commun, qu'ils entrent ensemble dans le monde, notre monde. Nous savons que les non-dits et les interdits nous barrent tout accès à la sérénité souhaitable de cette totalité monde, et entretiennent l'énormité des conflits qui l'agitent. L'utopie semble devenir plus qu'une inconséquence. Considérons dès lors que c'est un ouvrage de sécurité publique, le plus sûr en vérité, que de repérer, partout dans les espaces de nos sociétés, et de neutraliser, ces trous noirs des histoires des humanités.

PREMIÈRE PROPOSITION

« Nous, descendants de ceux qui ont souffert l'esclavage, nous héritons de ce qu'ils ont accompli, leurs patiences et leurs ténacités, l'humilité avec laquelle ils ont maintenu la mémoire du Pays d'Avant, et quand ils l'eurent égarée, la ténacité avec laquelle ils ont soutenu leur rapport nouveau avec la terre

nouvelle, soit dans les îles, soit sur les continents, dans la plantation ou le bourg ou la ville, et nous avons hérité leurs œuvres. Mais nous n'avons pas hérité leurs souffrances, voyez-vous, quelque effort que nous fassions, nous ne nous retrouverons jamais à leur place dans la géhenne et l'intolérable, il y a cette distance à jamais entre eux et nous, de l'accomplissement d'un irrémédiable, et quoi que nous puissions crier, nous ne comblerons pas cette distance. C'est pourquoi il semblerait dérisoire et même inconvenant de réclamer des redevances, des arriérés, ou des témoignages de repentance, comme si nous allions monnayer toutes ces échéances, et comment et pour quoi faire de tels deniers ? *Oui, cet esclavage monstrueux et insaisissable a été plus que positif, mais du fait exclusif de ceux qui l'ont enduré, et contre l'opposition obstinée de ceux qui en ont bénéficié.* La seule réparation qui doive être faite est aux nations de l'Afrique noire, pour ce sous-développement total dans lequel la traite les a d'abord précipitées : les nations du monde occidental n'ont pas là une dette à rembourser mais un crime immense dont les conséquences doivent être réduites, non pas sous la forme d'aumônes et de dons, mais dans la perspective de ces solidarités d'un nouveau style qu'il faut ménager entre les archipels et les continents du monde. »

SECONDE PROPOSITION

« Nous, descendants des anciens tenants de l'esclavage, nous croyons qu'il est aussi vain de se boucher les yeux que de se battre la poitrine. Un pays emprunte les voies et moyens que son temps lui permet, et il n'y a nulle manière de revenir sur un parcours historique, sinon par les évidences qu'on y projette et par le partage de ces évidences entre toutes les consciences : l'esclavage des Africains dans le Nouveau Monde a été un malfait dont nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'exiger repentance, sans non plus que l'évocation de cette idée de repentance déclenche en nous des crises de crispations exaspérées. Toute repentance est grande et généreuse, et il ne vaut pas, il est indigne, qu'on se batte autour de son évocation. Simplement, les conditions d'existence dans le monde ont changé, c'est là un lieu commun, il nous faut en participer, dans l'idée d'une solidarité de tous les peuples, solidarité actuellement impossible à réaliser, mais sans laquelle nous ne préserverons aucune de nos humanités, menacées de partout. La grandeur d'un pays ne relève pas d'abord, dans ce contexte nouveau, de sa puissance économique ou de ses capacités à se défendre, qui ne sont pas à négliger ou à mal considérer, ni de son pouvoir d'attaquer les autres, qui est haïssable, mais de son aptitude et de son audace à proposer le

dépassement et l'ouverture d'une nouvelle route planétaire, la *Route des solidarités* du monde. Elle est plus difficile à baliser que les anciennes Routes de la soie, ou du sel, ou des épices, ou même de l'esclave. Entrons-y pourtant, sans naïveté ni scepticisme. »

ENVOI

La date du 10 mai, proposée par le Comité pour la mémoire de l'esclavage, et décidée en janvier 2006 par le président de la République française, M. Jacques Chirac, pour la célébration de l'anniversaire de ces abolitions jusqu'ici tellement incertaines, est une des premières réponses sans équivoque à tant d'interrogations, et qui ouvre sur tout le possible.

Chapitre trois

Le Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions

Le Centre national sera visible. Il signifiera par sa stature, exactement comme un athlète en pleine activité. Il s'élèvera dans un lieu *partageable par tous*. Il sera nécessaire de le situer tout entier dans un établissement autonome, et ses structures, dont nous allons maintenant proposer le plan, ne pourront être qu'identiques à toute structure qui entrerait dans la nature d'un tel établissement : *un centre national d'étude, une aire d'activités et d'actualités, un centre des archives portant sur le sujet, et un mémorial.* C'est donc dans la conception et l'organisation de chacun de ces domaines d'activité que nous entendons marquer l'action spécifique du centre, aussi éloignée des invectives que des rancœurs, nullement disposée à établir des vérités données une fois pour toutes, mais toujours prête à tracer des rapports, des perspectives, des avancées, et ce que nous avons déjà présenté comme une méthode inédite d'approche

des problèmes, la mise en transversalités, la connexion, à fin d'études, de ce que les espaces et les temps avaient présenté comme autonome, solitaire, isolé : afin que nous puissions recomposer, s'il est possible, une part de la totalité de ce phénomène, l'esclavage dans le Nouveau Monde, et de le mettre en partage et en parallèle avec toutes les formes connues d'esclavage, et d'étudier aussi ses conséquences sur les réalités et les cultures de la *néo-América*, des Amériques en général, et de toute une partie du continent africain. Toute lumière faite sur cet épisode de l'histoire humaine est une clarté portée sur la relation à venir entre humanités.

Le centre national d'étude
et d'enseignement de l'esclavage

Il existe des dizaines d'institutions consacrées à la mémoire de l'esclavage ou à l'étude de ses implications, soit en Afrique, en Europe, dans les Amériques, et sans doute dans des endroits du monde que nous ne soupçonnons pas. Il ne faudrait sacrifier ni la nécessaire diversité de ces établissements ni le non moins nécessaire idéal de la rencontre de leurs documentations, de la synthèse de leurs conclusions, de la mise en commun de leurs données de base, et de leurs enthousiasmes. Ce ne sera pourtant pas la mission du centre d'étude que nous voulons créer et faire vivre à l'intérieur du Centre national.

Ces synthèses et cette diversité et ces solidarités s'affirmeront à partir du travail de tous, y compris du nôtre.

L'ambition du centre sera de transformer la nature même du corps d'étude et de réflexion à propos de l'esclavage transatlantique, de telle sorte que nous puissions mettre en relief et en relation des éléments jusqu'ici indistincts et isolés. Transformer la nature du corps d'étude ne signifie pas que nous lui ferons dire ce que nous voulons. Il s'agira d'opérer le mouvement contraire de ce qui se passe dans les histoires de ces esclavages, d'Amérique du Nord, de la Caraïbe, du Brésil, de l'océan Indien : elles sont demeurées opaques et indistinctes, et elles sont restées imperméables les unes aux autres, alors que par exemple les mêmes bateaux négriers desservaient tour à tour les ports de la Caraïbe, des Carolines et des Virginies, et parfois même poursuivaient au Brésil. Elles sont restées imperméables les unes aux autres, il faut établir pourquoi, et nos optiques d'étude seront précisément d'ouvrir toutes ces dimensions. Nous nous pencherons sur des questions peut-être difficiles à l'analyse mais fécondes en retombées. J'ai eu l'occasion d'en citer quelques-unes devant la commission qui a été chargée de préparer le premier programme d'activités du centre.

Peut-on recomposer les traces des cultures matérielles des diverses communautés de marrons ? Nous savons

(de nombreuses études en ont été faites) qu'elle tâchaient de reconstituer un univers instrumental et sacré africain, mais dans quelles mesures selon les régions intéressées, et avec quel degré de réussite appréciable ?

Peut-on comparer le statut des esclaves dans les colonies anglaises, espagnoles, françaises ? Dans la Caraïbe et dans l'océan Indien ? Et du même coup estimer, même largement, les impacts respectifs des processus d'influence et d'intégration sur ces différents groupes d'esclaves ?

Peut-on reconstituer les traces de l'événement de la traite dans les différents pays africains qu'elle a frappés, ou retrouver, sur les côtes ou en bordure du désert, des rituels de mémoration du départ forcé des esclaves, soit donc par la mer, soit par les sables ? Cérémonies, textes prononcés, gestes rituels, gestes d'indications d'orientation, etc. ? Et peut-on les rassembler dans une même intention ?

Dans les divers pays de la néo-América, la mémoire inconsciente du temps de l'esclavage a-t-elle passé dans les langages, dans quelles proportions et selon quels procédés secrets ou généralisés de transfert ? La mémoire consciente a-t-elle produit des dépassements, par exemple sous forme de consécrations par l'art, et depuis quand ?

Ce n'étaient là que des exemples, comment dire, pris sur le vif. Leurs formes ou leurs formulations disent assez bien leurs incertitudes. Des études et des recherches très nombreuses ont été consacrées à certains aspects de certaines de ces questions. Nous

voulons en incliner la matière dans des sens nouveaux, de mise en corrélation.

Mais c'est du même coup retrouver ici notre perspective des *transversalités*. Renonçons bien à la tentation d'*études comparées*, qui auraient certes de l'intérêt mais ne contribueraient pas pour autant à désenclaver les contenus indistincts de cet univers esclavagiste. La transversalité comme inspiration et comme méthode devrait en même temps indiquer des résultats concrets d'étude, mais aussi susciter des directions, des vecteurs, et même des pistes, inventer des traverses éclairantes, comme son nom le dit. Elle devrait donc analyser le phénomène de l'esclavage dans son fonctionnement mais ne pas hésiter à se poser la question de sa nature, question non scientifique à première vue, mais dramatiquement présente à la conscience et à l'inconscient de tous. Et par un autre exemple d'interrogation, se demander pourquoi et comment un tel phénomène de société, qui a déterminé tellement de retombées dans l'histoire des sensibilités et des cultures modernes, aura pu être aussi unanimement et totalement passé sous silence et minoré. L'explication d'une volonté de domination capitaliste ou impérialiste ne suffit en rien à épuiser la question. Il ne faudrait pas craindre de fréquenter ici les idées générales, si on en traite avec le sérieux que toute recherche exige.

Un des organismes les plus essentiels du Centre

national d'étude, renforcé d'un corps important de création de postes de chercheurs, de bourses d'études, de thèmes d'enseignement, sera une branche spécialement consacrée à l'esclavage dans l'océan Indien, à ses retombées éventuelles dans l'espace-temps de cet archipel et à ses rapports avec les autres esclavages. Déjà ces études intéressent particulièrement les jeunes, et j'ai connaissance de deux thèses de doctorat en préparation, consacrées au rôle des femmes dans le marronnage à l'île de la Réunion, dont l'une a obtenu une distinction et une bourse de soutien de l'université Paris-VIII à Saint-Denis en France, et dont l'autre est menée par une étudiante réunionnaise de la City University of New York.

Le Centre national d'étude a besoin d'un directeur, ou directrice, et d'au moins deux assistants chargés de préparer les programmes de recherche et d'enseignement, qui dans tous les cas seront mis en pratique avec le concours d'institutions existant déjà, instituts d'études, centres de recherche, CNRS, universités. La fonction du directeur et de ses assistants sera d'inviter au centre des chercheurs et des enseignants travaillant *dans une direction plutôt peut-être que dans un domaine*, et ceci en passant des accords avec les institutions précitées, si elles en sont d'accord, et de préparer le programme de ces travaux. La publication régulière des résultats d'une telle activité devrait permettre d'accélérer les orientations du centre, par les rendre plus visibles. Dans

la définition des champs d'étude, les formes modernes d'esclavage, encore plus dispersées, clandestines, entreront pour beaucoup. La préoccupation et l'étude des fonctionnements de ces divers esclavages, et leurs localisations, l'emportent ici sur toute autre considération : il s'agit d'esclavages de mort, qu'il faut combattre avant tout, et dont l'examen ne présente à première vue aucune ambiguïté ni incertitude.

Un des axes possibles de l'enseignement et de la recherche sera de considérer les retombées évidentes ou latentes du fonctionnement de l'esclavage dans ses diverses aires sur le fonctionnement ou l'organisation actuelle des institutions ou des modes de vie ou la formation des idéologies ou des modes de pensée dans les zones de culture et de vie politique considérées. Dans ce sens, une consultation générale, qui a déjà commencé, des associations, organismes, institutions publiques, spécialistes, dans tous les pays où ils se trouvent, permettra de rassembler les opinions sur la manière de fonder et d'améliorer les fonctionnements du centre et d'établir des liens de solidarité et d'action partout où il sera possible dans le monde.

Le centre d'étude des archives sur l'esclavage

Les archives existant dans le monde se suffisent à elles-mêmes, c'est-à-dire que leur travail le plus évi-

dent est de se compléter et de classer leurs matières. Les archivistes donnent chaque jour des preuves de leur énorme activité, et le centre d'archives que nous voulons mettre en train n'aura pour fonction ni d'accumuler des documents d'archives, ni de recenser les innombrables unités d'archives existant dans le monde. Le seul corps de documents que le centre d'étude des archives entreprendra de rassembler en archives fonctionnelles comportera ceux qui se rapportent aux centres, institutions, muséums, établissements pédagogiques et de commémoration, partiellement ou entièrement dédiés à la mémoire des esclavages et de leurs abolitions, afin de mieux communiquer et de collaborer avec eux.

Le travail essentiel du centre d'étude des archives portera par ailleurs sur des essais de repérage de centres d'archives ou d'éléments disséminés d'archives qui se rapporteraient à un même thème d'intérêt ou à une même direction de recherches. Ces thèmes porteront de préférence sur une pluralité de lieux d'esclavage que réuniraient des caractéristiques semblables, ou ce seront des hypothèses qui intéresseraient plusieurs aspects d'un même phénomène, dans des lieux ou des temps différents. Ainsi ferons-nous pour tenter de rendre fécondes les transversalités. Les interférences inextricables de ces systèmes sont aussi importantes à approcher que la mécanique de plein jour qui les fait fonctionner.

Le centre d'étude des archives a besoin d'un

directeur et d'un adjoint, de l'un ou l'autre sexe, ainsi que de deux spécialistes en recherche d'archives. Ses bureaux seront rattachés à ceux du Centre national d'étude, et un planning annuel publié conjointement par les deux centres tâchera d'harmoniser au moins à moyen terme (sur une période de cinq ans par exemple) leurs programmes.

Activités et actualités

Elles sont tournées d'abord vers les jeunes, et la pédagogie sous des formes alternatives. Le principal des activités se résume alors ainsi : faire des choses ensemble, créer des pôles inédits, autour de la présentation régulière des installations et des activités des centres, musées, mémoriaux et instituts consacrés à l'esclavage dans le monde. Ces études donneront lieu à des travaux comparatifs, à des innovations et à des mises en relation. Deux salles d'expositions temporaires et un théâtre, ainsi que des installations d'informatique et de cinéma seront le cadre de ces activités. Au moins deux salles permanentes seront ouvertes pour une galerie de portraits des héros et des héroïnes des luttes antiesclavagistes, sur tous les continents et archipels. Les décors et installations éviteront le style de reconstitution réaliste, qui ne rend compte de rien du tout, car il n'approchera jamais la cruauté des ventres des bateaux et des

antres des Plantations. L'essentiel sera d'inventer chaque fois, en ce qui se rapporte à une pédagogie dans ce domaine, des modes de relation et d'interaction avec les établissements scolaires et les groupes de jeunes qui visiteront le centre.

Le public adulte sera invité à participer à la constitution d'archives libres sur les périodes de l'esclavage, transatlantique ou moderne, et sur leurs modalités, en confiant au centre des documents ou des reproductions de documents qui pourraient avoir été conservés dans des familles ou retrouvés après un long temps de disparition. Ces archives dites de participation seraient étudiées et classées, dans la mesure du possible, par ceux-là mêmes qui auraient apporté les documents, avec l'aide des membres du centre. Cette initiative rapprochera le travail du centre d'étude des archives et celui de la zone d'activités et d'actualités.

De telles actualités, de presse, de télévision et de cinéma, seront régulièrement mises à la disposition des visiteurs, en liaison avec des conférences d'auteurs et de spécialistes de tous les pays. Une anthologie encyclopédique des textes poétiques se rapportant à la question des esclavages sera peu à peu assemblée et conservée. Ce secteur de la vie du centre a besoin d'un directeur et de quatre membres du personnel, pour l'entretien et la surveillance.

Le mémorial

Il représentera au mieux l'ensemble du Centre national et en donnera une image prestigieuse et de sérénité. L'entrée du mémorial sera dédiée à toutes les œuvres d'art et aux centres répartis dans le monde et consacrés aux esclavages. Des reproductions photographiques à grande échelle ou des maquettes réduites mais à l'identique donneront une idée de tous ces monuments, d'Afrique, d'Europe et des Amériques. Le corps central du mémorial lui-même sera constitué d'une pièce principale de sculpture entourée d'œuvres de dimensions plus modestes, pour lesquelles il sera fait appel à toutes les forces de l'art contemporain, d'Afrique, d'Europe et des Amériques. Le principe du choix de ces artistes et de ces œuvres ne sera pas tant celui du concours que celui de la complémentarité ou de la mise en phase réciproque de ces œuvres. Ici encore, la priorité sera donnée à la solennité et à la participation, plutôt qu'à des intentions de reconstitution réaliste. L'ensemble du monument, dont la première partie pourrait être conçue à l'air libre et la seconde à l'intérieur, comme un passage de la liberté à l'enfermement puis à la libération, devrait constituer le cœur du Centre, même si la configuration du site oblige à le réaliser à côté ou à l'arrière du corps principal, qui abritera les activités d'ensemble. Par sa

majesté, le mémorial donnera le ton à l'ensemble de ces activités.

Le mémorial a besoin de trois agents d'exécution, entretien, surveillance, mise à disposition du public de matériel et de documents, etc. Ces agents seront placés sous la responsabilité immédiate du directeur du centre d'étude.

En conclusion

Le *Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions* s'étendra sur un espace de cinq mille mètres carrés, et son personnel complet sera de vingt-trois personnes, y compris un directeur général, un trésorier, un secrétaire général, qui bien entendu pourront être de l'un ou l'autre sexe. Quatre secrétaires et un(e) secrétaire de direction seront nécessaires à l'ensemble du Centre national.

Une commission a été composée, avec Mme Myriam Cottias, M. Michel Giraud, Mme Françoise Vergès, dont la mission est de préparer les programmes, les modes de fonctionnement et les budgets prévisionnels du centre national d'étude. Les coûts du centre d'archives, des aires d'activité et du mémorial, ainsi que les coûts de fonctionnement de l'ensemble du Centre, y compris les traitements du personnel, seront calculés en fonction du site qui sera choisi.

Le bâtiment principal, situé à Paris, sera plus tard accompagné de plusieurs autres, qui ne seront pas des annexes, qui répondront à des nécessités locales et qui entreprendront de réaliser des programmes spécifiques, dans les villes de France et d'Europe, et avant tout dans les pays d'Afrique, de la Caraïbe et de l'océan Indien.

Le Centre national est conçu non pas comme un lamentarium mais comme un lieu vivant de relation, de mise en ferveur, d'échange de connaissances et de solidarités, ce qui manque le plus au monde, au moins dans les rapports des sensibilités des peuples. C'est ainsi qu'une accumulation de lieux communs, d'évidences tranquilles, nous porte.

J'ai fait à l'*Institut du Tout-monde* la proposition d'entreprendre une série de colloques pour envisager et préparer, avec l'appui des ONG et des gouvernements, l'installation d'un *tribunal international* qui aurait à juger des crimes d'esclavage moderne.

Chapitre quatre

La mémoire délivrée

Nous privilégions assez souvent les pratiques de la répétition, pour entreprendre de connaître ou essayer de surprendre les rencontres, sous-entendues ou déjà oblitérées, des peuples dans le monde et dans les histoires du monde, mais c'est un des principes de l'Esthétique du Tout-monde *qu'on ne prononce jamais deux fois les mêmes mots pour former les mêmes idées, dans ce fleuve du monde.* Alors nous énonçons des variantes très infiniment imperceptibles, elles sont le ferment et le révélateur de toute répétition. Elles donnent de la force aux *listages*, ces techniques d'exposition communes aux conteurs et aux poètes : ils déroulent le détail de leur description du réel, ils répètent, et introduisent au plein de la liste, et de temps en temps, une variation infime dans la redite. À nous d'en mesurer la valeur. Pour ce qui est du présent travail, nous essaierons ici de reprendre, en ajoutant s'il se peut.

Les mémoires taraudent. Celles dont nous avons conscience et aussi celles qui travaillent en nous sans que nous nous en doutions. Deux anciens combattants de n'importe quelle guerre, et qui auront vécu les mêmes épisodes dénaturants, reviendront cependant avec des représentations différentes de l'ancien ennemi, selon ce que leurs mémoires respectives auront retenu des détails de ces épisodes et, nous pourrons dire, selon ce que leur mémoire *en exercice* les autorisera à garder vivace en eux. Il y a ainsi ce que les mémoires auront refoulé sous une objectivité apparente et d'autant plus démonstrative, et qui ne porte généralement que sur des rejets et des répulsions qu'il s'agit de rationaliser. Dans tous ces cas, la mémoire personnelle, qu'elle soit automatique (acquise) ou inconsciente (refoulée), est difficilement améliorable par le moyen d'un enseignement : on apprend à se souvenir, mais on n'apprend pas à *se souvenir autrement*, une fois qu'on a plongé au fleuve, et du moins pas par les seules méthodes pédagogiques. Celles-ci ne fonctionnent à plein qu'au premier épisode de la formation psychologique d'un enfant.

Les haines raciales sont d'autant difficiles à effacer chez l'adulte, on n'arrive pas à convaincre un raciste, sinon à l'occasion de moments violents et répétés qui lui feront revivre d'anciens traumatismes. La seule exception à cette sorte de règle est peut-être qu'un enseignement bien conduit des rela-

tions historiques peut parfois neutraliser les fixations conscientes ou les embarras inconscients. Nous avons vu qu'il en était très rarement ainsi. La fréquentation de la réalité historique de l'esclavage ne peut pas se faire sous la seule forme d'un enseignement, celui-ci est pourtant incontournable, mais plutôt d'un éclairage à projeter en commun, des deux côtés d'une même vérité contestée, par des gens qui ont une égale passion à suivre cet éclairage, ou, pour nous en remettre à notre nouveau langage, à frayer cette transversalité. Les mémoires heureuses, ou sans histoires, quant à elles, ne serviraient ici qu'à confirmer un élan donné, un optimisme esquissé, parce que ce sont des contenus sans contenants, et qui ne provoquent pas de saut dans la connaissance. Elles *ont lieu* quand les passés sont enfin éclairés. Le trouble des histoires insues est au contraire tissé de drames et de conflits non résolus, qui appellent des dénouements. Nous nous penchons sur le corps informe des systèmes de traite et d'esclavage, sachant qu'il s'agit jusqu'ici d'une de ces histoires insues de la marche des humanités. (En ce qui concerne les libérations par exemple, les événements sont nets, les révoltes des esclaves et les conjurations des hommes de couleur libres se généralisent partout dans les régions concernées, et dans les petites Antilles de 1934 à 1948, il n'y a pas une seule hésitation repérable dans les volontés d'émancipation, c'est *la relation de ces faits entre eux qui devient obscure et difficile*,

tout comme si une conspiration tacite s'était s'organisée pour différer encore ces affranchissements, malgré les énormes avantages et les dédommagements consentis aux anciens propriétaires d'esclaves. Et par exemple encore, les noms des combattants et des héros politiques de ces libérations ne sont jusqu'ici connus que des seuls spécialistes.)

Les mémoires collectives sont d'autant plus difficiles à approcher. Elles sont de deux sortes, et d'abord ce que nous appellerions les *mémoires de la tribu*, toutes fondées sur une expérience commune d'un passé reconnu comme tel et qui déclenchera chez les individus des réactions différentes (pour un Français la détestation ordinaire des *Ingliches* ou alors la passion des week-ends à Londres), sur un fond généralement agréé par tous (« Il faut dire qu'ils ont fait des progrès et qu'on peut s'entendre avec eux »). Les fantasmes nourris par cette mémoire s'effacent peu à peu (on dira de moins en moins : les Boches), mais sont remplacés par d'autres, engendrés dans une histoire plus récente qui devient très vite un passé incontrôlé (on dira de plus en plus et pour un temps plus ou moins long : les Bougnoules). (Dans les Antilles, on dit de moins en moins *an vié blan* ou *an zorey,* et que dit-on, les appellations changent à une vitesse de plus en plus accélérée). Ce que nous appellerions la mémoire de la tribu cristallise autour du passé, seulement du passé, elle ne garde pas volontiers en réserve les élé-

ments positifs qui entrent dans sa composition, car elle renvoie les moments heureux de tout passé à la seule jouissance des individus. Nous supposons aussi que les refoulés de cette mémoire concernent avant tout l'étranger, l'insolite, le dérangeant, l'obscur.

La *mémoire de la collectivité Terre* rassemble tout ce qui rapproche les membres d'une collectivité ou d'une nation dans leur commun rapport à l'autre, considéré à son tour non pas comme communauté ou nation, mais comme élément de la globalité Terre. Cette mémoire est tout entière tournée vers l'avenir, elle oublie volontiers le passé et elle *craint généralement l'événement futur.* Le « péril jaune » (on dira aujourd'hui tout simplement la Chine, peut-être parce que les Chinois sont combien de milliards et qu'on ne cesse de les voir augmenter en nombre, on arrondit et on déguise le chiffre sous le nom générique « la Chine », qui ne désigne plus une nation mais la persistance de ce péril) est en Occident une des constantes — celle-ci négative — de cette mémoire de la collectivité Terre. La préoccupation écologique en réunit les deux aspects : la crainte apocalyptique du désastre planétaire et l'espoir dans des solutions globales. La mémoire de la collectivité Terre est prospective, à partir de nous, de notre présent. Une mémoire du futur. Elle *voit* se réaliser les sources alternatives d'énergie ou par exemple le rêve paresseux des robots domestiques ou, dans ce monde démuni qui est toujours le Tout-

monde, le miracle des puits forés à la limite des déserts, ou les enfants enfin vaccinés contre les épidémies, et ainsi la mémoire de la collectivité Terre aide à *supporter*, bientôt à entreprendre et à aider. Si nous nous référons à des catégories de pensée que nous avons distinguées, ce que nous appellerions la mémoire de la tribu fonctionnerait comme une pensée continentale, lourde de ferments, labourant son terreau, productrice de merveilles et de leurres, volontiers systématique et assez peu soucieuse du rapport à l'autre, la mémoire de la collectivité Terre comme une pensée archipellique, qui invente à chaque moment les effets de la Relation, disperse et éclabousse les identités en rapport, les renforce chacune cependant et les garantit de l'autisme identitaire, et tremble avec le monde éblouissant. Par ce que nous appellerions la mémoire de la tribu, nous agissons dans notre lieu ; par la mémoire de la collectivité Terre, nous pensons avec le monde.

C'est à elle qu'il faut s'adresser lorsqu'il s'agit de considérer un phénomène social, l'esclavage transatlantique et de l'océan Indien (mais aussi les esclavages en général, par analogie), dont la connaissance est à la fois instruite et dispersée, dont les données sont contestées pour toutes sortes de raisons, dont les sources sont en même temps précises et vaguement délimitées, bref, dont le souvenir ne s'est pas inscrit dans ce que nous appellerions la mémoire de la tribu, s'agissant des peuples d'Europe,

qui n'ont pas fait cette expérience directe d'un passé esclavagiste reconnu comme tel, même si l'existence de ces peuples a en grande partie et pour un temps reposé sur le rapport et les profits de cet esclavage. Ce que nous appellerions la mémoire de la tribu ne peut pas intégrer cette expérience, sinon sous la forme d'un lancinement désagréable, qui peut conduire à toutes sortes de réactions exacerbées. La mémoire de la collectivité Terre, qui va au futur, sera au contraire très apte, quel que soit le pays où elle s'exerce, à discerner ce qui, d'un tel problème, ou d'un tel phénomène, préparera les rencontres fructueuses des différences entre peuples et cultures, ou ce qui dressera des murs infranchissables entre les identités et les réalités du monde. Une telle aptitude signifie en tout cas et tout simplement une capacité d'ouverture sur les possibles, quelle que serait par ailleurs la nature des actions entreprises dans ce monde par les gouvernements des pays concernés. La mémoire de la collectivité Terre est indépendante de l'action officielle des États, même si elle y est très sensible.

Les mémoires nous taraudent, quand la mémoire collective a été raturée. C'est le cas principalement des terres archipelliques des Antilles et de l'océan Indien, là où le principe d'une assimilation a été mis en pratique. Il semble en effet que pour favoriser ou accélérer la réussite de cette assimilation, une coupure a été rendue nécessaire avec le passé historique

de la collectivité, passé d'oppositions, de luttes, qui toutes prenaient source dans l'ancien désordre de l'esclavage. Une coupure, ou une manière d'opacité progressivement élargie. Ce que nous appellerions la mémoire de la tribu est dans ce cas écartelée, souffrante, incertaine de son ordre. Mémoire torturée, non pas indifférente ou passive comme celles des habitants des pays européens quand il s'est agi d'esclavage, mais ici sollicitée de manière dramatique entre d'une part la propension à rendre clair ce passé dont on éprouve sourdement l'expérience directe qu'on en a faite et d'autre part la pulsion d'un dépassement et d'un oubli, suggérés ou engendrés par la foi en une sorte de promotion dans l'ordre de l'universel, ce serait en effet la plus confortable des solutions apparentes, et qui mettrait fin à l'écartèlement.

Mais nous avons relevé que l'absence de mémoire est aussi terrible à vivre que l'oubli. Le refoulement de la mémoire historique fait que ce que nous appellerions la mémoire de la tribu ne se constitue plus que d'inhibitions, de soupçons, d'éparpillements, de sauts et de ruptures, qui ne permettent même plus de distinguer entre haines, mépris, racismes ou complaisances. Et les bonheurs que maintient cette mémoire tendent alors à se réduire à des satisfactions folkloriques d'autant plus désaccordées que *leur actualité est leur extrémité*. Autrement dit, la collectivité perd alors la mesure de son temps, comme elle

avait déjà perdu la maîtrise de son espace. L'oubli n'apporte ni équilibre ni repos, mais un secret tourment : parce qu'il est une concession que la communauté fait à sa propre situation, et non pas un accord qu'elle passe librement avec ceux (les peuples africains, malgaches, de l'océan Indien, les peuples caribéens et ceux de la *néo-América*, le peuple français) qui ont partagé avec elle un passé historique devenu indistinct pour tous. Beaucoup de peuples du Tout-monde connaissent, avec des variantes infinies, la même situation de délaissement ou de tassement de la mémoire collective, les Antillais et les Réunionnais francophones la vivent d'une manière plus compliquée encore, à partir d'une émigration généralisée dans la culture française et d'une émigration physique en France, massive pour les premiers, qui semble leur avoir posé davantage de problèmes que l'émigration des Antillais anglophones au Royaume-Uni n'en a suscité chez les Jamaïcains ou les Trinidadiens, par ailleurs et il est vrai indépendants.

C'est au commencement des années 1950 que le gouvernement français inaugura et encouragea ouvertement une politique d'émigration des Antillais en France, par le biais notamment d'un organisme intitulé Bureau de migration des Dom, dont le titre avait peut-être l'avantage d'éviter des confusions embarrassantes entre les notions d'émigré et d'immigré, ces migrants-là étant déjà des citoyens français.

L'entreprise n'alla pas sans misères et sans drames, difficultés de travail et de logement décents, racisme latent, impossibilité de revenir pour un temps au pays. Il en est provenu que l'existence de deux communautés antillaises ouvrira peu à peu sur un débat encore plus confus : ceux qui sont restés auront tendance à penser que les émigrés ont cessé d'être antillais, ceux qui sont installés en France finiront par croire, du moins les plus actifs, qu'ils représentent la vraie différence, à partir de quoi ils ne se définiront plus tellement comme antillais, mais comme immigrés, discriminés, nègres, descendants d'esclaves, ou peut-être panafricains. Ils rejoindront de plus en plus les autres émigrés, ou chercheront d'autres lieux-communs à partager. Ce sont là autant de créolisations qui ne se disent pas. La musique échangée, la protestation, la tentative de peser sur la vie politique française sont leurs armes.

Qu'ils soient restés ici dans leurs archipels ou qu'ils aient migré outre-mer, là-bas en France (tout outre-mer a sa réplique nécessaire, c'est là un des vrais bonheurs des créolisations), les originaires des Antilles et de l'océan Indien ne sauraient se satisfaire d'une mémoire passive des esclavages, qui ne s'accompagnerait pas d'un exercice plein de leurs présences dans les sociétés qu'ils fréquentent. L'intégration, où qu'on vive, ne vient pas de ce qu'on est rendu conforme à un modèle préétabli,

mais de ce qu'on entre dans la liberté des transformations possibles d'une nation.

En mars 1998, Wole Soyinka et Patrick Chamoiseau avaient signé avec moi, à l'occasion d'une réunion à la Sorbonne, une déclaration appelant à connaître de tout esclavage : « *Aucun lieu du monde ne peut s'accommoder du moindre oubli d'un crime, de la moindre ombre portée. Nous demandons que les non-dits de nos histoires soient conjurés, et que nous entrions, tous ensemble et libérés, dans le Tout-monde. Ensemble encore, nommons la traite et l'esclavage perpétrés dans les Amériques et dans l'océan Indien crime contre l'humanité.* » Entre-temps, Mme Christiane Taubira-Delanon avait préparé les articles de la loi qui porte son nom et qui allait dans le même sens, loi ratifiée en 2001 par le Parlement français. À cette occasion apparaissait la notion de *devoir de mémoire*, qui pourra être estimée paradoxale, de même que la demande d'application de crime contre l'humanité avait pu sembler injustifiée.

Le devoir de mémoire signifierait à première vue qu'une collectivité *s'obligerait* à se souvenir par exemple des circonstances insues et des souffrances de la période de l'esclavage, en l'honneur et par respect de ceux qui l'ont souffert. Autrement dit, nous *devons nous souvenir* : une proposition paradoxale. Si la mémoire est oblitérée, aucune déclaration de principe ne la rétablira. On ne répare pas la mémoire, comme une boîte à fusibles. Nous avons plutôt là

un devoir de connaissance et, dans le cas des esclavages, de re-connaissance : et c'est la connaissance, et elle seule, qui ravivera la mémoire. Mais la connaissance prépare aussi la rencontre avec l'autre, sur un terrain enfin dégagé des embrouilles parahistoriques. C'est ce que Frantz Fanon voulait dire quand il déclarait ne pas entendre être l'esclave de l'esclavage. Ne pas camper à l'aveugle sur la souffrance de la masse des esclaves passés, même si ce sont ses ancêtres. Il veut aussi regarder ailleurs, vers d'autres peuples qui souffrent, vers d'autres pensées qui partagent. Et je suggérais plus tard que, si l'esclave pouvait ne pas savoir (mais il essayait à toute force de déchirer ce voile devant ses yeux), l'esclave de l'esclavage est celui qui *ne veut pas* savoir. On peut considérer la formule « devoir de mémoire » comme un raccourci de ces processus de discussion.

Il a été objecté que toute l'entreprise de l'esclavage transatlantique ne pouvait être considérée comme un crime contre l'humanité, après tout elle n'avait pas pour but final d'exterminer les Africains ainsi déportés mais de les faire travailler au plus vite et au maximum possible. Et, si l'on y pense, les guerres n'ont généralement pas été considérées comme des crimes contre l'humanité, mais certaines de leurs circonstances assurément. Des généraux allemands ont été acquittés de ce fait après la dernière guerre mondiale, la plupart déclarés coupables, et pas seulement à cause du génocide juif. Il

est rare que les soldats et simples exécutants aient été condamnés au même titre. Il en va de même pour les guerres de l'ancienne Yougoslavie. Ce sont ainsi les circonstances et les conditions *permanentes* de l'exploitation des Africains déportés, et qui ne s'appliquaient qu'à eux seuls, qui ont établi dans ce commerce un crime contre l'humanité. Cette notion est contemporaine des progrès de la conscience publique. Aujourd'hui, s'il ne vient à l'idée de personne d'accuser de crime contre l'humanité un Attila fondant sur l'Europe et ravageant partout, il est légitime de le prononcer à l'encontre d'honorables commerçants qui bénéficiaient des lumières du progrès, hommes de gouvernement, ministres de la foi et autres gardiens de la spiritualité la plus haute, philosophes et législateurs, et qui ont perpétré un tel commerce au prix de telles horreurs. La conviction de crime contre l'humanité, qui n'est pas transmissible par descendance, concerne des faits précis dans un temps et dans un lieu, sans qu'il y ait possibilité de prescription. Elle n'est pas l'application d'une loi préétablie, exercée de manière automatique. C'est pourquoi sa déclaration *rétablit chaque fois une convention de véritable et mutuel dépassement* entre tous les descendants de ceux qui ont vécu de telles circonstances, quelle qu'ait été leur position dans ces sortes de conflits.

Tant pour les peuples européens que pour les peuples de la diaspora africaine dans les Amériques,

et pour les populations émigrées dans l'un et l'autre sens par-dessus l'Atlantique, et s'agissant d'éclairer ou au moins d'approcher cet univers des esclavages, le rendez-vous est avant tout dans cette mémoire de la collectivité Terre qui est, avec ce que nous appellerions la mémoire de la tribu, l'une des deux composantes de la mémoire des peuples, et en tout cas celle qui peut les rapprocher le plus ouvertement. Même si nous soupçonnons de plus en plus qu'il se forme pour les peuples d'aujourd'hui une autre mémoire, que nous imaginerions être une *mémoire technologique*, de l'infiniment puce aux machines infinies des confins sidéraux, ô Pascal, et qui n'est ni celle que nous dirions de la tribu ni celle de la collectivité Terre, ou du rapport au monde, car peut-être y manque-t-il un peu de glaise ou d'eau de source. Mais voici là une autre route.

La mémoire de la collectivité Terre, pour les peuples de la Caraïbe et de la *néo-América*, et pour ceux de l'archipel de l'océan Indien, grandit d'abord et avant tout de la créolisation. Cette mémoire autorise à rapprocher les pays de la *néo-América* et à les mettre en apposition historique avec les autres pays des Amériques. Elle fait de même pour les pays de l'océan Indien avec ceux de leur environnement, Madagascar, l'Afrique, l'Inde. C'est bien le moment de répondre à la question : pourquoi vouloir opposer théorie à théorie, l'idée de créolisation à l'idée d'unicité, et l'identité relation à l'identité racine

unique ? La réponse est que nous n'opposons rien, que nous apposons. Dans la Relation, toutes les variations d'identité sont vivables, les continents fréquentent les archipels, sans qu'il faille qu'ils les étouffent : ce que la réalité de la créolisation combat est l'imposition d'une seule manière de fréquenter le monde, d'une seule manière de se rapporter à autrui, et peut-être d'une seule manière de se concevoir soi-même. Ou alors, cette possibilité d'une diversité de manières d'être, mais séparées les unes des autres absolument, et à jamais étranges et étanches. La créolisation ne conçoit pas de telles catégories de frontières, que pas un n'aurait pu outrepasser, elle nous en a libérés : toute frontière désormais nous ouvre la satisfaction et l'échange d'une qualité avec une autre, librement vues et approchées.

La question des esclavages tient toute à ces considérations, du moins la question de leur évocation et de la commémoration des libérations qui ont suivi. La suite de nos réflexions montre que l'unanimité de tous, Mauriciens, Seychellois et Réunionnais, Caribéens et Américains et Français et Européens, pas seulement souhaitable comme nous le disions au début de cet exposé, est indispensable. Une fois rétablie la netteté de vue sur des histoires troublées, qu'il n'est pas question d'élucider de fond en comble à la manière d'inquisiteurs insatiables, mais plutôt de dégager de tout un nuage d'obscurcissements,

volontairement entretenu ou non, la Route ouvre aussi sur autant de rencontres qu'il nous sera possible entre autant de qualités de différences qu'il nous sera concevable, nous découvrons que les différences n'opposent pas, qu'elles concordent, et nous voilà veillant aux périphéries bienheureuses du monde, attentifs à ne pas laisser des marais clandestins de toutes sortes d'esclavages ronger à nouveau dans la chair des peuples et gangrener alentour. Les mémoires de la collectivité Terre de tous ces peuples conjoints nous aident.

Le signe commun est alors de la mémoire délivrée, délivrée des interdits et des séductions et des indifférences et des provocations et des mépris incontrôlables et des haines et des jactances et des volontés de puissance. Quand nous regardons pourtant dans cet alentour, nous nous demandons comment les humanités d'aujourd'hui, emportées qu'elles sont dans ces fleuves du monde, pourraient s'intéresser à un projet aussi éloigné des courants qui les traînent, la mémoration d'une exaction de masse et d'une libération. D'une part les mégavilles et leurs étincelantes ruines, encadrant déjà des mondes virtuels où des identités machine entretiennent entre elles des liens qui ne sont que de menace et de rivalité, et peut-être faudra-t-il y chercher longtemps avant de trouver les principes d'une autre sorte de diversité. D'autre part les mondes démunis, encore plus virtuels de ne s'accrocher qu'à des boues et des

poussières et des eaux pourries. N'allons pas croire que nous sommes en marge, à l'abri sur les côtés du courant, exerçant la toute-puissance du regard et décidant de nos choix et de nos préservations. Nous sommes tous des immigrants et nous avons tous à nous intégrer quelque part, ne serait-ce qu'à nos propres paysages. Immigration et intégration ne sont pas le lot forcé des seuls errants de la Terre, et nous sommes tous des errants du devenir du Tout-monde.

Nous considérons ces masses d'histoires où tant de peuples se sont égarés et perdus, ces temps d'effacement où la trace des humanités s'est érodée sur les rochers devenus sables, ces océans engouffrant et ces déserts à vif, leur connaissance manque à nos rassemblements éventuels. Nous vivons le monde, nous avons besoin de toutes les mémoires. L'avantage d'aujourd'hui est que *nous pouvons partager ou échanger nos mémoires*, sans les dénaturer pour autant. Les esclavages sévissent là autour, gardons-nous qu'ils versent à nouveau dans les clandestinités qu'ils chérissent. Il faut partout au monde des Centres nationaux pour la mémoire des esclavages, nationaux parce que chaque peuple s'y engage, pour la mémoire parce que c'est là le premier recours et le premier moyen.

Avant-propos de Dominique de Villepin
page 7

Introduction
De quelques vues sommaires et de la difficulté de les aménager entre elles
page 19

Chapitre un
Les esclavages dont il est question ici
page 45

Chapitre deux
Les Antilles, la Caraïbe, l'océan Indien
page 85

Chapitre trois
Le Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions
page 143

Chapitre quatre
La mémoire délivrée
page 159

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA LÉZARDE, *Prix Théophraste Renaudot, 1958.*

LE QUATRIÈME SIÈCLE, *Prix Charles Veillon 1965.* Nouvelle édition en 1997 (« L'Imaginaire », n° 233).

MALEMORT.

LA CASE DU COMMANDEUR.

MAHAGONY.

TOUT-MONDE, *repris dans* « Folio », *n° 2744.*

SARTORIUS, Le roman des Batoutos.

ORMEROD.

Poésie

POÈMES COMPLETS : *Le Sang rivé — Un Champ d'îles — La Terre inquiète. — Les Indes — Le Sel noir — Boises — Pays rêvé, pays réel — Fastes — Les Grands Chaos.*

LE SEL NOIR — LE SANG RIVÉ — BOISES, *poésie/Gallimard, Préface de Jacques Berque.*

PAYS RÊVÉ, PAYS RÉEL — FASTES — LES GRANDS CHAOS, *poésie/Gallimard, Grand Prix de poésie du Mont-Saint-Michel, 2000.*

Essais

SOLEIL DE LA CONSCIENCE *(Poétique I)*.

L'INTENTION POÉTIQUE *(Poétique II)*.

LE DISCOURS ANTILLAIS (« Folio essais », *n° 313*).

POÉTIQUE DE LA RELATION *(Poétique III), Prix Roger Caillois, 1999.*

TRAITÉ DU TOUT-MONDE *(Poétique IV)*.

INTRODUCTION À UNE POÉTIQUE DU DIVERS, *Prix* Études Littéraires *de Montréal, 1995.*

FAULKNER, MISSISSIPPI (« Folio essais », *n° 326*).

LA COHÉE DU LAMENTIN *(Poétique V)*.

UNE NOUVELLE RÉGION DU MONDE *(Esthétique I)*.

Théâtre

MONSIEUR TOUSSAINT, *version scénique*.

LE MONDE INCRÉÉ, *poétrie : Conte de ce que fut la Tragédie d'Askia — Parabole d'un moulin de Martinique — La Folie Celat*.

Aux Éditions du Dragon

UN CHAMP D'ÎLES, *illustration de Wolfgang Paalen*.

LA TERRE INQUIÈTE, *illustrations de Wifredo Lam*.

BOISES, *illustrations d'Agustin Càrdenas*.

Aux Éditions Falaize

LES INDES, *illustrations d'Enrique Zañartu*.

SOLEIL DE LA CONSCIENCE, *édition originale*.

Aux Éditions du Gref

DISCOURS DE GLENDON.

FASTES, *édition originale*.

LES INDES/THE INDIES, *édition bilingue, texte anglais (Canada) de Dominique O'Neill*.

Aux Éditions du Seuil

LE SEL NOIR, *illustration de Matta*.

MONSIEUR TOUSSAINT, *première version*.

UN CHAMP D'ÎLES — LA TERRE INQUIÈTE — LES INDES, *Points Seuil*.

LA LÉZARDE, *Points Seuil*.

LE DISCOURS ANTILLAIS (repris dans « Folio essais/Gallimard », n° 313).

Aux Éditions Stock

FAULKNER, MISSISSIPPI (repris dans « Folio essais/Gallimard », n° 326).

Aux Éditions du Serpent à Plumes

LES INDES/LÉZENN, *édition bilingue, texte créole (Martinique) de Rodolf Étienne*.

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 3 mai 2007.
Dépôt légal : mai 2007.
Numéro d'imprimeur : 68122.

ISBN 978-2-07-078554-4 / Imprimé en France.

152369